

Éditorial

Nous assistons ces temps-ci à un véritable déferlement d'objets culturels touchant au Séfardisme, livres, brochures, revues, disques, et la lecture de cette édition vous le prouvera.

On peut légitimement se poser des questions.

Pourquoi autant ?

D'abord, et pour mémoire, parce que la "Lettre Sépharade" a largement atteint son seuil de crédibilité, de notoriété, et que du monde entier lui parviennent ces objets culturels. C'est dire que notre LS a pris sa place dans l'univers de l'écrit sépharade, mais surtout que le besoin en était fort, prégnant.

Une preuve supplémentaire, s'il en était besoin, est apportée pour la seconde année consécutive par le grand succès de la "Fête de Djoha" qui a réuni quelques 500 personnes, fin juin, à la Cartoucherie de Vincennes. Le mérite en revient aux organisateurs qui se sont dépensés sans mesurer leur temps ni leur peine, et au vivier constitué par nos lecteurs, en région parisienne bien sûr, mais ailleurs dans le monde, éprouvant le même besoin de se rassembler, de se compter, de se connaître.

Pourquoi maintenant ?

Parce que le travail des pionniers, des confrères partout dans le monde, a ravivé chez chacun de nous une part de lui-même, souvent enfouie, voire occultée. Certains lecteurs, de France, de Turquie comme de Floride ou d'Israël, ne se connaissant pas, nous ont fait part ces temps derniers des mêmes réflexions : "... préoccupés d'intégration dans le milieu, dans le pays, nous avons privilégié une bonne connaissance de la langue locale, rejetant le judéo-espagnol comme un "dialecte" pauvre... alors que maintenant, bien intégrés aux USA comme en Turquie, en France ou ailleurs, possédant le maniement aisé d'une ou plusieurs des grandes langues mondiales, le retour vers notre culture ancestrale, vers nos racines, apparaît tout naturel, nous est un besoin."

Et c'est ainsi que nombre de personnes étudient, témoignent, écrivent, publient, non seulement des monographies, mais des études approfondies.

Vous prendrez connaissance de plusieurs d'entre elles dans ce numéro.

Nous commentons, comme chaque fois, un superbe livre du fonds Nahmias - un récit de voyage des années 1500 - premier texte que nous avons choisi de rééditer.

Lisez le commentaire de la spécialiste, regardez les illustrations et, si cet ouvrage vous intéresse, remplissez le bulletin de souscription... □

La Rédaction

SOMMAIRE

N° 31

Éditorial

I

Livres

<i>Itinerario del Varon L. de Bartheta</i>	2-5
<i>Judéo-convers à Tolède</i>	6-7
<i>Evet, ben Selanikjiyim</i>	7-8
<i>Nous sommes 900 Français</i>	8
<i>Erase una vez Sefarad</i>	9
<i>La nation juive portugaise</i>	10
<i>Sépharades de Turquie en Israël</i>	11
<i>Maimónides el Sefardi</i>	11

Amériques

<i>Sépharades aux Caraïbes et à Recife</i>	12 - 13
	13

Revues

<i>Cronika & Lo Nishkach</i>	14-15
----------------------------------	-------

Muestra lingua

<i>Espertando el judeo-español</i>	16
<i>Antolojia de poetas sefaradis</i>	17

Musique

18

Poésie

19

Actualités

<i>L'A.A.L.S. et communiqués</i>	20
----------------------------------	----

Livres

Curieuse destinée que celle de ce livre maintenant oublié que l'on s'arracha à l'époque ! On ne cessa de le rééditer et de l'étudier jusqu'au XIX^{ème} siècle. Publié à Rome en 1510, puis à Milan, le texte italien original a d'abord été traduit en latin dès 1511, en espagnol (1520, édition dont nous disposons, puis de nouveau en 1523 avec des variantes mineures). Dès 1515 furent publiées des éditions en français (comme nous aimerions en rencontrer une !), puis en portugais, en allemand, etc. C'est dire l'impact de l'ouvrage !

Les Cromberger, imprimeurs allemands de Nuremberg, installés à Séville au tout début du XVI^{ème} siècle, constituaient une véritable dynastie : Jacob, le père, Juan le fils, Jacome le petit fils. Jacob avait épousé Comincia de Blanquis, Napolitaine, elle-même veuve du célèbre imprimeur Meinardo Ungut. Les Cromberger ajoutaient à leur activité d'imprimeurs celle de libraires et jouissaient d'un grand prestige, ayant composé les plus beaux ouvrages en caractères gothiques jamais produits à Séville.

En 1539, associé à Juan Pablos, Juan Cromberger exporta ses caractères typographiques à Mexico, y fondant la première imprimerie du Nouveau Monde. En 1558, on perd la trace professionnelle de la famille Cromberger.

Marie-Sol Ortola nous commente l'ouvrage. Spécialiste de la Renaissance, auteur de plusieurs travaux sur "El viaje de Turquía" dialogue anonyme du XVI^{ème} siècle, elle est actuellement professeur des Universités au département d'espagnol et de portugais de Nancy. Elle a soutenu, en 1981, une thèse à la Brown University (Providence RI, USA), sur le même sujet.

INTINERARIO DEL VENERABLE VARON...

En 1520, l'imprimeur allemand Jacob Cromberger, installé à Séville, publie un texte d'un grand intérêt historique et cosmographique. Il s'agit du voyage de Louis de Barthema, un Italien né à Bologne et demeurant à Rome. Celui-ci passa sept ans de sa vie à voyager entre l'Afrique et l'Asie, au début du XVI^{ème} siècle. En 1503, il parvint à Damas et entreprit le voyage à Médine, puis à la Mecque. Pour cela, il se fit passer pour un mame-louk récemment converti à l'islam.

Son itinéraire coïncide avec le parcours des caravanes maures qui contrôlaient encore la route des épices. Sur cet itinéraire, il rencontre les Portugais. Ainsi, le texte s'inscrit dans une époque cruciale, celle de l'apogée de la puissance économique portugaise, possible grâce à la récente découverte par Vasco de Gama de la route des Indes par le cap de Bonne Espérance (1497). L'intérêt de l'auteur pour cette nouvelle donne n'est pas gratuit. En effet, les capitalistes étrangers, les Italiens en particulier, pou-

vaient obtenir des contrats commerciaux leur attribuant le monopole du commerce de certains produits. Il n'est par conséquent pas innocent que le voyageur s'associe aux Portugais et leur prête ses services dans leur entreprise de domination des Indes, obtenant, grâce à sa collaboration, la reconnaissance du roi du Portugal.

Ce texte publié d'abord en toscan (1510), fut traduit en latin (1511), puis en espagnol, à partir de la traduction latine dédiée par le traducteur au cardinal de la Sainte Croix de Jérusalem, don Bernardino de Carvajal, qui joua un rôle diplomatique important sous le pontificat d'Alexandre VI. La traduction espagnole, nous la devons au clerc Cristóbal de Arcos qui la dédie à son tour au chanoine de Séville, Diego López de Cortegana. Le traducteur souligne la volonté de l'auteur de ne consigner que les choses *que a nosotros eran ocultas* (fol. IIv^o)¹. Séville, lieu de publication de l'*Itinerario*, se trouve située au centre des échanges commerciaux entre l'Atlantique et la Méditerranée. C'est là qu'arrivaient les marchandises venues du Nord de l'Europe, d'Amérique ou d'Orient. Séville centralisait le commerce des épices. Le récit de ce voyageur ne pouvait que stimuler la curiosité des Sévillans.

Ce livre de voyage fut imprimé en caractères gothiques, comme cela était usuel durant la première moitié du XVI^{ème} siècle en Espagne². Le texte est disposé en deux colonnes, rappelant les manuscrits médiévaux, pour pouvoir mieux l'insérer dans la tradition des écrits de pèlerinage.

Louis le Romain (nom de voyage du protagoniste) s'incorpore à une caravane de marchands musulmans se rendant à la Mecque depuis Damas. L'itinéraire est parfaitement balisé par le voyageur qui décrit, souvent avec très grand soin, les lieux qu'il visite. Il part de Venise, arrive en Égypte, traverse les villes d'Alexandrie et du Caire dont il parle peu, *por ser cosas ya quasi sabidas*³. Il rectifie seulement l'information propagée en Europe à propos du Caire : la ville n'est pas aussi grande que l'on croit. Il passe par l'actuel Liban, la Syrie, la Judée, l'Arabie, l'Éthiopie, l'Inde.

En Judée, à quinze jours à peu près de Damas, il décrit la vallée d'Araba, qu'il nomme *valle de Sodoma y Gomorra*, siège des deux villes bibliques détruites par la volonté divine. Le voyageur constate la véracité des faits racontés dans la Bible : *E por cierto lo que la Sagrada Escripura dize hallé ser verdad, porque aún ay por allí muchos pedaços y paredes caídas que dan testimonio de la yra con que Dios destruyó estas dichas ciudades [...]. Y aún hasta oy ay por el suelo una cosa colorada a manera de sangre mezclada con la mesma tierra, quasi como cera colorada ; y esto tres o quatro cobdos en hondo y no más abaxo* (fol. VIv^o)⁴. Cette terre est désertique. Pas un arbre, pas une plante n'y poussent. Elle n'est pas cultivée. Il n'y pleut jamais. L'auteur trouve une explication :

² Voici ce que note José María Díez Borque : *Varios estudiosos (Dahl, Steinberg) apuntan para España la peculiaridad de que aunque en los comienzos se utilizó la letra romana se pasó después a la gótica, para imitar los manuscritos, y de nuevo a la romana. Pero aquí este proceso no se llevó al mismo ritmo que en el resto de Europa, mantenándose con mayor vigor y pujanza la gótica durante la primera mitad del XVI (El libro de la tradición oral a la cultura impresa, Barcelone, Montesinos, 1985, p. 80). Il ajoute que ceci correspond à la spécialisation des imprimeries pour el libro nacional. Ceci expliquerait l'utilisation de caractères gothiques dans la production de livres espagnols, les romans de chevalerie. Au début, Cromberger publiait les textes des classiques latins en lettres latines et ajoutait le commentaire en lettres gothiques. (Díez Borque, p. 81)*

³ s'agissant de choses généralement connues.

⁴ J'ai constaté en effet que ce que la Bible dit est vrai, parce qu'on y trouve encore de nombreux vestiges et pans de murs en ruine qui témoignent de la colère dont usa Dieu pour détruire ces villes [...]. Et on voit encore aujourd'hui une chose rouge, comme du sang mêlé à la terre elle-même : comme si c'était de la cire rouge, à deux ou trois coudées de profondeur pas plus.

Note générale

Nous ajoutons les accents correspondant à l'espagnol contemporain, et nous modifions la ponctuation en fonction des règles actuelles.

M.S.O.

¹ et pour que ce grand miracle accompli par Dieu ne sombre pas dans l'oubli, les marques de la destruction de ces villes sont toujours présentes.

² celui qui avait construit un très grand et très beau navire, sur lequel il transportait quatre énormes pièces d'artillerie en fer ; ce juif, alors qu'il allait se baigner, tomba dans un endroit très profond et Dieu voulut qu'il se noyât.

³ Je n'oserais pas en parler si je ne l'avais pas vu de mes propres yeux.

⁴ ce que je dis maintenant m'a été rapporté.

elle est le témoignage vivant du châtement que Dieu infligea aux pécheurs de Sodome et Gomorre : "... *para que tan gran milagro como Dios allí hizo no se olvidasse, quedan aún hasta agora las señales de la destrucción de aquellas ciudades.*" (fol. VIv°).¹

Cette région est peuplée essentiellement d'Arabes. Sur la route menant à Médine, à deux jours de là, se trouve une montagne où vit une communauté juive composée de cinq mille personnes, des noirs de petite taille, qui parlent comme des femmes, ne mangent que du bouc châtré, sont circoncis et ne cachent absolument pas leur religion. Ces juifs éprouvent une haine

proviennent les pierres précieuses, les épices et les parfums. Au port de Djeddah, il abandonne les mamelouks et négocie auprès d'un marin musulman son voyage vers la Perse. Là, il rencontre un autre musulman qu'il avait connu à La Mecque et il part avec lui découvrir l'Inde.

Chaque description est structurée suivant un modèle rhétorique préétabli qu'il suit d'assez près, correspondant aux *laudibus urbium*. Les passages dont il est question ici sont urbains. La campagne l'intéresse fort peu. Il présente les villes et signale leur situation spatiale, leur taille, l'importance de leurs échanges commerciaux dans l'économie locale, leur population, la cou-

Exhortacion del interprete al Lecto.

I que de par de poner aquí al cabo desta obra pudente lector como este dicho micer Luis de barthema despues de buclio a su tierra escriuio toda la relacion de lo q' ania visto e descuberto en lengua Toscana. E assi escrita la decio a muchos agnellina conoesta de Zilba. La qual d'opa relació despues un eloquent varon llamado Sir changelo carualense boluio en latin : y la dirigió al reverendissimo señor don Bernardino carual: cardinal de santa cruz. Y esta que en latin se p'yo que por la boluio en nuestra lengua castellana: por m'ado de don mag' raxerbo señor don Diego Lopez de cotegana Arceobispo y canonigo de la santa yglesia de Sevilla : lo supo amparo y f'ncio la oír publicar. E bien se yo que algunos scrupulosos hallaran poré tura algo que no oír en ella: o en su interpretacion. Empero de lo primero no care: pues a mí no se imputa que el acierte en lo que d'igo no. El que no le creyere vaya y vealo: m'ado lo meoír como d'ico el otro:

y de d'fara. En lo seg'ito pa de saber el q' algo sintiere q' la trad'cion de este libro fue muy dificultosa: assi porq' no se pudo aver la de toscano: como por ser el latin algo resio y de sabido. Digo resio porq' como fue interprete el q' lo esc'p'uso: demost'rao alg' unas vezes eloquent' e lo tanto lo q' de la q' mas por señas o ob'ecturas se maia de facer: q' no porq' las palabras d' todo lo de mostraren, y en muchas cosas vio d' vocablos impropios no hallado propios pa de mostrar su intencio : y assi fue por fuerza o acortar con su propo'ic'io estar juntamente con el. Pero con d'yo ruego a los v'ros m'os lectores que en lo que acorte recib' mi trabajo pues fue hondo y por las feruir aparando las nuevas maneras de fructas, y en lo que no bien d'ice o erre: contemplen mi voluntad que fue acortar : y no al dehuarío de mi mano: que d'yo lo q' mi por b'ie ingenio le mande. Lo qual si sintiere q' assi se haze oír abrir la puerta a otras cosas que hechas tengo: las quales con temor e con d'bas e para an las nuevas que traxera esta que de ante han emb'ado.

Deo gratias.

profonde envers les musulmans. Le voyageur raconte que ces habitants virent d'un très mauvais œil que les mamelouks chargeassent les chameaux d'eau fraîche (fol. VIIr°). Il s'agit de la seule référence assez longue consacrée aux habitants juifs de ces zones, l'auteur s'intéressant surtout aux musulmans et aux chrétiens convertis à l'Islam. Il mentionne un juif demeurant à Calicut et mêlé à la fabrication des armes et au commerce des métaux pour le roi de Calicut : *El que avía hecho una muy grande nao y muy hermosa, en la qual traía quatro tiros muy grandes de hierro ; el qual judío, yendo un día a bañarse al río, cayó en un lugar muy hondo, en el qual por voluntad de Dios se ahogó* (fol. XLVv°)². Son implication anti-chrétienne est sévèrement punie par Dieu. Il est aussi question de la Judée comme importatrice de produits tissés, coton et soie (fol. XXXVIIIr°).

Grâce aux mamelouks, il pénètre à La Mecque et visite Médine ; il peut observer de l'intérieur les particularités des régions d'où

leur de peau des habitants, leur religion, les mœurs, les coutumes, les vêtements, l'abondance de l'alimentation, la qualité et la quantité des puits ; il indique aussi si elles sont fortifiées, le nom et la puissance de leur roi, s'il s'agit d'un roi indépendant, contrôlant plusieurs territoires ou d'un roi vassal dépendant de plus puissant que lui.

Louis le Romain ne décrit que le présent des villes qu'il traverse. À aucun moment, il n'est question de leur histoire. Toutes les informations du voyageur sont placées sous le signe du témoignage oculaire. Ainsi, lorsqu'il signale la gentillesse et la générosité des habitants qui l'accueillent, il s'exclame : ... *lo qual yo no osaria dezir si no lo oviesse visto por experiencia* (fol. XXv°)³. Il mentionne pourtant aussi des faits qu'il n'a pas vécus : ... *a questo que yo aquí digo, lo digo de oydas y no de vista* (fol. XXIr°)⁴. Tout ceci confère à son texte une authenticité exemplaire, lui permet de présenter ses aventures comme des moments importants de son itinéraire de chrétien.

Certaines d'entre elles sont très pittoresques.

En Arabie, la blancheur de sa peau séduit l'épouse du Sultan, qui ne se lasse pas de contempler son corps nu. Il refuse cependant ses avances, non sans introduire dans la narration des scènes érotiques d'une saveur malicieuse. Ailleurs, on lui demande de dépuceler une jeune mariée, afin que son époux puisse coucher auprès d'elle.

Tout ceci est raconté dans l'ordre chronologique de son expédition. Parfois, il privilégie l'itinéraire lui-même, au détriment de descriptions plus spécifiques. Il annonce toujours la matière qu'il va abandonner et celle dont il va nous entretenir : *Dexando agora de hablar de las cosas del soldán, y queriendo contar las costumbres de los moradores, demos vuelta hazia donde salimos* (fol. XXIIr°)¹. Parfois aussi, pour maintenir la cohérence du récit, il promet de développer l'observation mentionnée brièvement, au moment convenable. Parlant du roi de Narsinga, il écrit : ... *de quien haremos mencion en su lugar* (fol. XXXIIIr°)². Il renvoie à plus tard le commentaire sur les habitants de Cananore : ... *en otro lugar diremos de su vestir y costumbres* (fol. XXIVr°)³, ou encore, la description de Sumatra : ... *de la qual contaremos largamente quando llegaremos a lugar oportuno para ellos* (Xlr°)⁴.

Au fil de l'ouvrage, le personnage s'investit de plus en plus dans la narration. Alors qu'au début, le héros s'intéresse surtout à ce qui l'entoure, à la fin, le récit se focalise sur sa personne. C'est son parcours d'insertion parmi les Portugais qui nous est raconté avec précision. Il explique comment il s'y prend pour s'éloigner de son compagnon de voyage musulman, et pour reprendre sa véritable identité de chrétien. Dès qu'il réussit à s'approcher du gouverneur de la place forte portugaise, il manifeste son intention d'entrer au service de la couronne portugaise. Il arrive à convaincre les chrétiens que ce qu'il sait peut leur être utile. L'aventurier met ses connaissances de ces mondes exotiques au service de deux causes : la religion chrétienne et l'impérialisme portugais. Il est fait chevalier par le roi du Portugal qui, pour le remercier, accepte de sauver deux traîtres chrétiens qui ont appris au roi de Calicut à construire des canons et à fondre de la poudre à canon.

Le voyageur est très attentif à la richesse des villes, aux foires, à leur situation stratégique du point de vue commercial et militaire. Nous avons d'ailleurs l'impression qu'il "défriche" le terrain pour les marchands portugais, leur signalant si l'accès à la ville est facile. L'auteur rencontre les Portugais vers Calicut. Rappelons qu'Alphonse de Albuquerque s'est emparé d'Ormuz en 1506 et de Goa en 1510, qu'en 1502, les Portugais bombardent Calicut et l'occupent. C'est le début de la puissance coloniale et économique portugaise, de son expansion en Inde

et en Extrême-Orient. Les Portugais vont réussir à s'emparer du monopole du commerce des épices et à détrôner les Arabes et les Turcs. Louis de Bartheima n'oublie d'ailleurs jamais de signaler dans les villes qu'il visite la présence des commerçants arabes, indiquant ainsi les lieux qu'ils occupent encore, et leur substitution par les marchands portugais. Au port de Djeddah, il rencontre un musulman à qui il demande ce que sont devenus les échanges commerciaux de la région. Louis veut lui faire déclarer ce qu'il sait déjà et tient à souligner pour ses lecteurs : la puissance commerciale portugaise. C'est en cette occasion que l'auteur mentionne pour la première fois les Portugais : *Y porque preguntándole yo todo aquesto nunca quise dezir cómo el rey de Portugal era la causa dello por ser señor de la mayor parte de todo aquel mar oceano, y assí mesmo del mar Eritreo y Pérsico* (fol. XIv°)⁵.

Pendant son voyage de retour jusqu'à Lisbonne, il suit la route découverte par les Portugais, par le cap de Bonne Espérance.

Tout au long de son voyage, il s'associe à d'autres explorateurs fascinés par les univers exotiques, ... *teniendo gran voluntad de satisfacer a mi desseo en ver y conocer nuevas cosas*⁶, ou encore, ... *doy muchas gracias a Dios, pues que ya he hallado compañero para mi camino que tenga el mesmo desseo que yo* (fol. XXv°)⁷. Ce livre est une magnifique invitation au voyage et à la découverte d'univers insolites, de soi-même.

Le voyage de Louis de Bartheima, Ludovico de Varthema en italien, fut publié de nombreuses fois au XVIème siècle (Rome 1510, Rome et Venise en 1517, Milan en 1519 et 1523, Venise encore en 1526 et 1535). Il est associé dans un même recueil, avec les *Navigazioni* de Ramusio, en 1550, 1554, 1563, 1588, 1606, et avec l'*Itinerario de l'armata del Re Catholico in India verso la Isola de Luchatan del anno 1518*, en 1550. Il est traduit en latin (1511, 1532, 1537, 1555), en espagnol (1520), en allemand dès 1515, en français, en néerlandais, en portugais, en anglais. Ceci témoigne de l'intérêt que por-

¹ Laissons de côté pour le moment les affaires du sultan et revenons au point de départ pour parler des coutumes des habitants.

² dont nous parlerons au moment opportun.

³ nous parlerons ailleurs de leur façon de s'habiller et de leurs coutumes.

⁴ dont nous parlerons longuement au moment opportun.

⁵ Et voilà pourquoi je lui posais toutes ces questions, ne voulant pas lui dire que le roi du Portugal était responsable de leur déclin, car il était le maître de presque tout cet océan, comme de la mer Érythrée et du Golfe Persique.

⁶ voulant satisfaire mon désir de voir et de connaître de nouvelles choses.

⁷ je remercie Dieu, car j'ai enfin trouvé un compagnon de route qui brûle du même désir que moi.

Fue impresa la presente obra
 en la muy noble y leal ciudad de Sevilla por
 Jacobo Cröberger alemán. En el año
 de la encarnación del señor de
 1511 e quinientos
 e veinte.

Vincent Parello

LES JUDÉO-CONVERS TOLÈDE XVÈME-XVIÈME SIÈCLES DE L'EXCLUSION À L'INTÉGRATION

1 | 1999

Ed. L'Harmattan
7 rue de l'École
Polytechnique
75005 Paris
Préface de Raphaël
Carrasco.
272 p.

Il s'agit d'une thèse de doctorat solidement structurée qui, certainement, apportera de précieux matériaux à tous ceux qu'intéresse la sociologie des *conversos* de l'Espagne inquisitoriale.

J'avoue aussitôt mon malaise. Je n'ai certes rien contre la nuance, mais la préface de Raphaël Carrasco démarre comme une provocation : le mythe de la tolérante "Espagne des trois religions" médiévale a vécu. De même la vision apocalyptique des persécutions menées, à l'aube de la Renaissance, par des inquisiteurs racistes abreuvant de sang un peuple vindicatif et fanatisé, n'a plus cours. La vérité historique s'est, comme toujours, frayé un chemin entre les extrêmes.

Vers quel amalgame le professeur Carrasco entend-il nous mener ? Bien sûr, l'Espagne musulmane n'était pas la France de Jules Ferry, mais elle accordait, sous certaines conditions, la liberté de conscience aux chrétiens et aux Juifs. La plupart des royaumes chrétiens de la péninsule, jusqu'au XIIIème siècle, connurent une situation semblable. Quant aux inquisiteurs, nul besoin de les caricaturer ; il suffit de les montrer. Lisons les consignes de Nicolas Eymerich en 1320 – "La finalité des procès et de la condamnation à mort n'est pas de sauver l'âme des accusés, mais de maintenir le bien public et de terroriser le peuple. Je loue l'habitude de torturer les accusés." – et de Ferrando Martinez en 1380 – "Un chrétien qui mettrait à mal ou tuerait un Juif ne causerait aucun déplaisir au roi."

Selon Raphaël Carrasco, "il fallait franchir de nombreux obstacles, idéologiques, mentaux et même politiques, pour parvenir à dépasser le point de vue résolument propagandiste (sic) et manichéen ayant prévalu durant des lustres..." Et, quand il cite les "érudits", il précise bien, en note, qu'il veut parler des historiens non-juifs : "Les spécialistes juifs ont volontiers adopté une attitude sympathique, pour ainsi dire militante, leurs écrits tenant davantage du martyrologe que de la critique positive."

La pensée du maître se retrouve éclairée et développée par les commentaires du disciple. Vincent Parello voit, dans son introduction générale, un clivage idéologique entre historiens progressistes et conservateurs. L'important, selon lui est que les historiens juifs verraient les judéo-convers comme martyrs solidaires de la religion de leurs ancêtres, alors que pour les historiens chrétiens cette solidarité sans faille tiendrait "plus du mythe que de la réalité". Selon Parello il a fallu attendre "le Français Isaac Revah" pour que le débat sur les judéo-convers quitte la sphère de la politique et de la croyance, et retrouve enfin une certaine sérénité.

Je suppose qu'il n'y a pas à rechercher de

sens caché quand Parello qualifie de "juifs" essentiellement les américains Y. Baer et B. Netanyahu, et de "français" Israël Salvador Revah². Et il est vrai qu'il existe au sein de l'historiographie américaine du judaïsme une tendance apologétique, comme il en a existé, il n'y a pas longtemps dans toute discipline historique, quelle que fût l'appartenance ethnique ou religieuse des auteurs. Mais récuser un historien parce qu'il est présumé, par ses croyances ou ses origines confessionnelles, sympathiser avec le peuple étudié, serait une démarche dangereuse. Quel historien de l'Espagne, fût-il français comme Braudel, anglais comme Elliot, a jamais caché sa sympathie pour le peuple espagnol ? Existe-t-il beaucoup d'anglicistes éprouvant de l'antipathie pour l'Angleterre ? Faut-il exclure de l'historiographie de l'Espagne tous les Espagnols, et de celle de l'Inquisition tous les catholiques ? En tous cas prenons-en acte : nous ne sommes pas sympathiques à M. Carrasco, si tel est à ses yeux le prix de la rigueur historique.

Que cache le clivage tracé par Parello et Carrasco entre "progressistes" et "conservateurs" ? L'histoire a donné, en Espagne, à l'euphémique "conservateur", un contenu qui englobe l'intégrisme et le franquisme. Selon les canons de cette définition, les évêques français, dans leur courageuse déclaration de "repentance" de 1998, auraient été plus "progressistes" que "conservateurs".

Or, si nous essayons de comprendre Parello, lui-même ne se placera ni dans un camp, ni dans l'autre, ni avec les sympathisants de l'Inquisition, ni avec ses victimes. Sa référence serait plutôt l'équipe de recherche du professeur Jaime Contreras qui s'orienterait vers "l'analyse des espaces de solidarité et de sociabilité mis en place par les judéo-convers dans le temps et dans l'espace"³. C'est d'ailleurs dans la lignée de cet historien qu'il situe Raphaël Carrasco, pour qui il faudrait distinguer l'époque des judéo-convers, antérieure aux années 1570-1580, de celle des Portugais, postérieure à ces dates, et selon lequel les judéo-convers espagnols au XVIème siècle ne poseraient "nullement un problème religieux". Parello voit même dans le crypto-judaïsme "un phénomène minoritaire aux conséquences spirituelles pratiquement nulles", n'envisageant dans les vestiges des pratiques religieuses à la fin du XVème siècle que "tradition et folklore", signes d'une religion appauvrie, en voie d'acculturation. À ses dires "on ne peut nier qu'il existe dans l'Espagne du XVème siècle une majorité de convers qui ont embrassé sincèrement la cause du catholicisme." Il concède cependant l'existence, parmi les élites intellectuelles converses, de traditions de scepticisme et de rationalisme (de "matérialisme athée"). Nous sommes dans la tradition catholique intégriste et triomphante. Il n'y a qu'une foi légitime : la vraie. Il est absurde d'imaginer des convers attachés à une religion atrophiée. S'ils s'écartent de la vraie religion, c'est par l'effet de leurs traditions culturelles matérialistes et athées, en un mot mauvaises et coupables. Ce langage fut celui de l'Église officielle du XIXème siècle à propos des Juifs, et reste celui de ses héritiers intégristes du XXème.

² Parello le prénomme "Isaac", sans doute parce que les références bibliographiques le désignent habituellement par l'abréviation "Is."

3

³ Laissons à Contreras le soin d'expliquer la notion d'espace mis en place dans l'espace.

Nous nous rapprochons bien de ce que nous appellerions une sorte de révisionnisme de bonne compagnie. Le problème marrane en Espagne proprement dite serait évacué. Les convers d'origine juive auraient perdu dès le XVIème siècle tout lien religieux ou affectif avec leur communauté d'origine. Ou plutôt ils n'auraient conservé de leur appartenance juive que les réseaux familiaux de "solidarité", en un mot la fameuse entraide, au service d'une "stratégie" d'ascension sociale. Leur réussite au fil des siècles dans cette ascension prouverait que le régime inquisitorial n'a pas freiné leur intégration. Les convers ont voulu "rester entre eux", pour mieux réussir, sans se mêler aux vieux-chrétiens. Dès lors, l'amalgame étant réalisé, il n'y a plus ni victimes ni bourreaux, si ce n'est dans l'imagination des Juifs et des "progressistes". On admet bien que les vieux-chrétiens renâclaient généralement à toute alliance matrimoniale avec la caste "impure", mais cela coïncidait avec le propre souhait des membres de cette caste. Oui, l'on constate que cette volonté d'ascension se traduisit par des alliances matrimoniales au sein de l'aristocratie. Mais...mais...Il fallait que ces convers fussent à la fois mus par une irrésistible volonté d'ascension sociale et par l'auto-ségrégation. En somme ils ne seraient restés fidèles qu'à eux mêmes.

Les évolutions sociales de ces familles converses sont intéressantes à suivre, mais leur stratégie est-elle si lointaine de celle de toutes les bourgeoisies ascendantes en Europe ? Quant à leur dimension morale, les analyses de l'auteur sont rarement valorisantes parce que, tout en épinglant à juste titre la petitesse de certaines conversions de cour, et en constatant l'énorme pression politique, terroriste et économique conduisant à la conversion, il fait bon marché de la forte résistance rencontrée chez ceux qui préférèrent l'exil, ou sauvagardèrent un espace intérieur de liberté de penser et de croire. On sait par Revah, sorte d'aryen d'honneur de l'histoire des marranes, à en croire le brevet de rigueur historique - exceptionnel, dit-on, pour un Juif - que lui délivre Parello, qu'une synagogue fut créée à Madrid au milieu du XVIIIème siècle avec l'aide des Juifs de Livourne, ce qui montrait quelque persévérance et combativité chez les exilés, et une belle survivance de la fidélité chez ceux de l'intérieur. Cet événement insolite, mais révélateur, fut le signal d'une série de procès et de bûchers en plein siècle des Lumières. On aurait aimé que l'auteur nous montrât, au milieu d'une humanité banale, quelques échantillons de grandeur comme celui-là. Fallait-il, pour l'honneur des *conversos*, des preuves plus récentes encore ?

Certes, rien ne résiste éternellement à l'usure du temps. Comme l'écrivait déjà Montaigne sur le même sujet, parlant des conversions forcées à Lisbonne : ... "quelques uns se firent Chrestiens ; de la foi desquels, ou de leur race, encore aujourd'hui cent ans après peu de Portugois s'asseurent, quoy que la coustume et la longueur du temps soient bien plus fortes conseilleres que toute autre constreinte". Mais faut-il souscrire à l'analyse socio-économique de Parello pour la seule raison qu'elle serait intéressante ? Pour lui,

en effet, le dynamisme économique et social de la minorité converse constitue la preuve que les barrages idéologiques ne tiennent pas face aux impératifs économiques. Et de constater le paradoxe d'une société qui, voulant exclure, n'en a que mieux intégré. Mais qu'est-ce qu'une intégration qui effacerait ? Est-ce l'économie qui a provoqué l'effacement, ou la terreur sous laquelle l'identité du groupe s'est dissoute dans les réussites individuelles de certains de ses membres ?

Ce que n'ont guère compris de savants analystes s'interrogeant sur la nature profonde des marranes, c'est que, bien au delà de la théologie, la source de leur résistance fut dans le sens judéo-ibérique de l'honneur et que, dans leur culture propre et millénaire, le premier honneur est celui qu'on rend aux ancêtres. Il est vrai qu'on ne comprend pas sans aimer. L'honneur de Dieu : la formule est dans les statuts des premiers *mahamad* des Portugais d'Amsterdam. Mais on la trouvait chez Calvin. Elle a armé la résistance des protestants des Cévennes. Le postulat selon lequel la majorité des conversions du XVème siècle aurait été sincère ne tient pas compte de cette universelle règle de droit : tout consentement est vicié par la force. Le réalisme conduit à croire que les conversions proprement spirituelles, pour honorables qu'elles fussent, furent infimes. Les religions conquérantes se répandent par le fer et le feu. Il existe, quelques fois en un siècle, une personnalité atypique ou d'exception pour obéir au seul mouvement des spéculations métaphysiques. L'une d'elles bénéficia de la présomption de sincérité : Bergson. Il jugea contraire à l'honneur de rallier la religion majoritaire au moment même où la minoritaire était persécutée. □

Lionel Lévy

Ilgaz Zorlu

EVET, BEN SELANIKLIYIM - TÜRKIYE SABETAYCILIGI - MAKALELER¹

Un des épisodes parmi les plus singuliers du développement de la pensée juive à travers les temps est celui de Sabbetaï Sevi, ce personnage énigmatique dont l'exemple douloureux a conditionné par la suite tout le développement du mysticisme dans le monde hébraïque.

Son apostasie entraîna dans l'islam un certain nombre de ses adeptes, et bon nombre des descendants de ces convertis se sont concentrés à Salonique, dans la ville-mère du judaïsme séfarde.

Bien que l'origine de ceux-ci soit indubitablement hétéroclite, cette particule éloignée du judaïsme, aux croyances décidément hérétiques, est proche, tout au moins linguistiquement, du monde séfarde, car au fur et à mesure que la connaissance de l'hébreu se perdait parmi eux, la langue de la foi devenait le judéo-espagnol.

¹ En turc - 1998
Où je suis un Salonicien -
Sabbétaïsme turc
Article - Istanbul
174 pages.

¹ Voir par exemple :

Rifat Bali
"Evet, Ben Selanikliyim üstüne birkaç söz"
dans Virgül
du 26 mars 1999

² Voir par exemple :

Moshe Temkin
Shabbtai Tzevi would be proud, dans Jerusalem Report du 24 mai 1999.
Article du même auteur dans Yediot Aharonot, Jérusalem.

³ S'adresser à

Eve Line Blum,
26 ch. du Grand Buisson
25000 Besançon
Tél. 03 81 80 83 07
Télécopie 03 81 53 36 94.

En 1923, à la fin des hostilités entre la Grèce et la Turquie, cette ethnie qui, juridiquement, passait pour musulmane, a été contrainte, ainsi que tous les autres musulmans de la région, à un échange avec la population grecque orthodoxe d'Anatolie. Tout portait à croire que ce déracinement entraînerait inévitablement la perte d'identité de ce groupe dont les membres sont connus dans les territoires de l'ex-Empire ottoman sous les noms de *Dönmé*, convertis.

Les faits semblent toutefois démontrer que même si la majorité de ceux-ci se sont de nos jours éloignés de leurs racines juives, une certaine composante a quand même conservé une fraction de ses attaches.

Ce livre récemment publié à Istanbul – et qui a connu à ce jour six réimpressions – est écrit par un *Dönmé* profondément attaché à son passé ; il rassemble des articles publiés dans des revues en langue turque, traitant des divers aspects des traditions et de la culture des descendants islamisés des adeptes de Sabbetaï Sevi ; il ouvre une brèche dans le mur de silence qui entourait ce groupe. Parce qu'il traite d'un sujet jadis tabou, il semble avoir perturbé quelque peu les esprits et inquiété bon nombre des membres du groupe qui prennent leur distances avec l'auteur. Il ne faut donc pas s'étonner si plusieurs écrits, en Turquie¹ comme en Israël², contestent ce livre en détail.

L'auteur trace un portrait de Sabbetaï Sevi comme celui d'un grand maître de la Kabbale et fait allusion à des textes qui seraient inconnus des penseurs juifs mais aucune référence documentaire n'est fournie. Il considère le monde des *Dönmé* comme une composante du monde juif, faisant des rapprochements avec les Caraites et les Falachas, tout en insistant sur leur contribution à la modernisation de l'Empire ottoman et de la République turque.

L'auteur voudrait que son groupe soit reconnu par les Juifs et les Turcs et il réclame pour les siens une place dans le judaïsme avec un lieu de culte qui devrait, selon lui, lui être attribué par le Grand Rabbinat de Turquie. Il souhaite aussi le retour à sa communauté de tous les documents sur le sabbétaïsme conservés à l'Institut Ben-Zvi de Jérusalem.

Mais, en dehors des aspects quelque peu folkloriques de ces réclamations, il est intéressant, après des siècles de silence sur le monde *Dönmé*, d'être confrontés à un texte, issu d'une fraction de ce groupement particulier, ô combien représentatif mais certainement très minoritaire. Ces textes, quoique ne nous révélant rien de vraiment neuf sur le sabbétaïsme, parlent clairement des *Dönmé*, des discriminations qu'ils ont subies et expriment un certain attachement à la souche juive dont ils sont issus. □

Giacomo Saban

Collectif

NOUS SOMMES 900 FRANÇAIS³

A la mémoire des déportés du convoi 73 ayant quitté Drancy le 15 mai 1944. Il s'agit d'un important et pieux ouvrage collectif comportant, en seconde partie, des monographies, pour autant que les instigateurs aient pu les recueillir.

Des 878 hommes uniquement - et c'est une singularité dans les convois de déportation - qui furent expédiés vers l'Est en wagons à bestiaux, 23 seulement sont revenus. La sélection, à Drancy, s'effectua selon le critère : "hommes en pleine force pour aller travailler à l'organisation Todt", mais plus tard seulement on apprit que le convoi aboutit à Kaunas, au 9ème fort, et à Reval.

L'enquête de ces survivants et de leurs amis fut très bien menée lors de voyages successifs sur les lieux, le premier en Estonie et Lituanie du 16 au 24 mai 1993 avec le concours efficace de Serge Klarsfeld et les FFDJF, le suivant en mai 1995 etc. jusqu'en août et septembre 1998, permettant chaque fois d'éclaircir des aspects occultés, voire oubliés des déportés eux-mêmes, toujours plus nombreux à se retrouver.

Sont évoquées diverses questions récurrentes et peu "politiquement correctes", telles que la massive collaboration de Lituaniens avec les Allemands (95% des 230 000 juifs de Lituanie furent massacrés), le fait que partout dans les pays de l'Est les plaques commémoratives de massacres apposées sur murs et monuments ignorent le mot "juif" : "Citoyens polonais, ou russes, ou lituaniens... fusillés par les fascistes..."

A l'inverse, si on ose écrire, on découvre l'attitude peu connue du consul japonais à Kaunas, Chiune Sugihara (1900/1986) qui délivra des visas à 600 juifs polonais, leur permettant d'échapper à la Choah.

La seconde partie du livre est constituée d'une série – que les auteurs ont voulue aussi exhaustive que possible – de monographies, illustrées de photos lorsqu'on put en trouver.

Défilent aussi rappels édifiants et anecdotes, tels que l'allocution émouvante de Bertrand Poirot-Delpech, le 28 octobre 1997, en mémoire de deux "enfants d'Izieu" et Sabine Zlatin, qui figuraient dans ce convoi.

Fernand Futrel raconte : un jour au camp de Stutthof, près de Dantzig sur la Baltique,⁴ inspection programmée de la Croix-Rouge Française à la demande des Allemands : nourriture et propreté améliorées, châlits en ordre, conditions de vie "convenables". Un détenu ose s'avancer : "Mais ne sentez-vous pas que cela n'est que mise en scène, que les conditions sont atroces...?" Réponse d'un inspecteur : "Vous êtes des juifs, vous pouvez crever...". Croix Rouge Française, oui !

Un émouvant livre, que l'on entreprend de rééditer en l'augmentant de nouveaux témoignages. □

Jean Carasso

⁴ A ne pas confondre avec celui de Struthof, en Alsace.

NDLR

Hélène Gutkowski

ERASE UNA VEZ SEFARAD

LOS SEFARADÍES DEL MEDITERRÁNEO,
SU HISTORIA, SU CULTURA - 1880-1950¹

Cest d'Argentine que nous vient ce superbe grand livre de format carré, imprimé avec un soin extrême sur papier glacé, disposant d'une très belle iconographie originale et présenté selon des normes scientifiques.²

L'exercice de socio-ethnologie n'est pas nouveau : il s'agit, à partir d'expériences personnelles, individuelles, de mettre en valeur le général, la culture, la civilisation que l'on veut décrire.

Ça n'est pas aussi simple qu'il y paraît : nous avons commenté, dans de récentes éditions, des monographies qui n'accédaient jamais au général et, inversement, des compilations qui manquaient de texture humaine, de la dimension et de la chaleur du vivant.³

Hélène Gutkowski exprime avec une grande honnêteté son ignorance, il y a seulement dix ans, de la culture sépharade. Mais sa découverte, en Argentine et ailleurs, d'"informants" de bonne mémoire lui a permis, après plus de huit ans de travail de nous offrir ce livre remarquablement documenté, encadrant subtilement ses "récoltes" de textes et informations puisées chez les grands auteurs dans le domaine. Elle affirme s'être complètement investie dans ce travail auprès de soixante-trois informants - qui n'étaient que quatre au début - dont les identités et les itinéraires sont brièvement rapportés au début du livre, n'y pouvant résister. On la croit volontiers...mais la réussite est du grand art !

Chaque chapitre de son livre examine une communauté à travers un ou plusieurs informants qui en sont originaires ou y vécurent. Elle s'est efforcée de ne faire appel qu'à des immigrés de la première génération - très occasionnellement de la seconde - qui parlaient volontiers de leurs parents, voire de leur grands-parents, d'où les dates retenues : 1880/1950.

Hélène, en sociologue avertie, s'interroge sur la fiabilité de sa méthode, affirmant qu'elle fut fructueuse mais *un enorme rompecabezas*, confesse-t-elle. Elle conclut sa toute modeste introduction par ce souhait : *El Dyo ke dé vidas para ver maravijas*.

Puis elle définit sa terminologie et propose une judicieuse transcription du judéo-espagnol selon la méthode de Vidas Largas adaptée à ses lecteurs hispanophones d'Argentine. Elle adopte deux graphismes différents, l'un pour son propre texte et l'autre pour celui de ses informants. On sait à tout instant qui s'exprime. Son rôle, très subtil, très doux, jamais normatif - et c'est là que sa formation de sociologue s'avère déterminante - est de ramener ses informants sur le sujet qui l'intéresse, à l'intérieur d'une chronologie.

Autre aspect du livre : il peut aussi être considéré comme une étude des variantes locales de vocabulaire. À Rhodes ou au Maroc, les mêmes mots de judéo-espagnol peuvent exprimer un sens différent. Hélène explique chaque nouveau mot de vocabulaire au bas de page, trouvant cette méthode plus fructueuse que le recours à un glossaire terminal, choix de nombreux autres auteurs. La lecture et la compréhension en sont ainsi bien simplifiées, aux dépens de quelques redites inévitables mais qui apportent des nuances.

Au fil de cette reconstruction d'entrevues se succèdent poèmes, textes de chansons, coutumes et pratiques civiles et religieuses, arrangement des mariages, *mesa franka* (mais comment trouver un mari pour sa fille à Rhodes avant la guerre, alors que tous les jeunes hommes de qualité sont partis en Afrique ou ailleurs chercher du travail ?).

Quoique ce ne soit pas son propos - c'est la vie sous toutes ses formes qu'elle veut décrire, et pas la mort - l'auteur offre la parole à David Galante qui, après cinquante ans de silence, a besoin de lui confier le récit de la déportation des Juifs de Rhodes, une véritable catharsis pour lui.

Et défilent les communautés : la Yougoslavie, la Bulgarie, Salonique après Rhodes, Chios en mer Égée, puis "Juifs italiens ou Italiens juifs ?" tant l'absence de discrimination dans ce pays a favorisé l'intégration, voire l'assimilation, et bien d'autres.

On est sans cesse frappé par la réussite des transitions entre le particulier et le général, ce qui constitue l'un des grands mérites de ce livre. Un autre est que l'auteur laisse son interlocuteur (trice) s'exprimer et n'intervient pas à chaque instant pour se mettre en avant, comme malheureusement on l'entend et le voit quotidiennement... C'est ainsi qu'elle obtient des descriptions consistantes, plaisantes, prenantes, voire poignantes, de la vie quotidienne, pleines du charme et de la nostalgie d'un monde révolu.

On suit avec intérêt la rencontre avec les tout premiers informants, à New-York en juillet 1991, Henri et Allegra (née Carasso) Algava.

Bien qu'ayant à deux reprises au moins expliqué la signification première de "sépharade" dans son acception stricte ("culture hispanophone ou qui s'y rattache") Hélène, parce qu'elle a trouvé des informants fiables et intéressants, étend sa recherche, pour notre grand plaisir, aux Juifs de Syrie, Liban, Palestine/Israël, et même Samarcande et les Philippines (communauté encore sépharade nous apprend-elle, au milieu du XIX^e siècle), pour boucler son périple par l'Égypte et le Maroc, se rapprochant ainsi de l'Espagne d'origine. Sentiment et symbole...

Tout cela est merveilleuse pédagogie : quoi de plus satisfaisant que d'apprendre, dans un livre qui dégage autant de charme ?

À quand une traduction française pour nos lecteurs non-hispanophones ? □

Jean Carasso

¹ En espagnol, citations nombreuses en judéo-espagnol "Il était une fois Séfarad, Les Séfarades de la Méditerranée, leur histoire et leur culture" Éditions Lumen Viamonte 1674, Buenos-Aires 1055, Argentine, fax 54 114 375 04 53. 453 pages carrées de 24 cm.

Hélène Gutkowski, diplômée de sociologie et animatrice à Buenos-Aires d'ateliers de mémoire, essentiellement de culture achkénaze tout comme elle-même, rencontra un jour sur son chemin une Sépharade qui lui confia avoir aussi beaucoup à raconter.

Et de tant d'années d'études et d'entretiens qui s'ensuivent, est né ce livre superbe.

² On pourrait ajouter : "...et d'une auteur qui ne nous était pas connue, mais ne va guère tarder à s'imposer au premier rang des spécialistes de notre culture."

³ Le présent livre nous fait immédiatement penser à une autre grande réussite de ces années dernières, tant pour la présentation parfaite que pour l'équilibre subtil entre l'expérience vécue par l'auteur et le propos de l'ouvrage.

Claudia Roden
The book of jewish food, an odyssey from Samarkand and Vilna to the present day,

dont nous exprimons : "il s'agit d'un livre merveilleux, mais de quelque chose de bien plus : une encyclopédie, un roman, [...] une philosophie de la vie, une civilisation - des civilisations... - et quelques autres choses infiniment importantes... (LS 25 de mars 1998).

NDLR

Nous avons, dans la LS 22 de juin 1997 informé nos lecteurs que Lionel Lévy venait de soutenir une thèse, sous la direction de Gérard Nahon, portant le titre relaté dans l'article ci-dessous.

Le livre ici commenté est tiré de cette thèse.

Lionel Lévy

LA NATION JUIVE PORTUGAISE I LIVOURNE, AMSTERDAM, TUNIS 1591-1951

Après avoir publié "La communauté juive de Livourne - le dernier des Livournais", Lionel Lévy nous permet, toujours chez le même éditeur, d'accéder à sa thèse de doctorat soutenue le 13 mai 1997. Cette thèse, intitulée "Itinéraires portugais de Tunis, de Livourne et d'Amsterdam au XIXème siècle : nation, communautés, familles, entreprises", prend comme point de départ soixante-quatorze familles de marchands portugais d'origine marrane mentionnées au XVIIème siècle dans les archives des consuls de France à Tunis. A l'aide de ce fil conducteur l'auteur réussit à reconstituer les circuits commerciaux et les réseaux familiaux qui pouvaient exister entre les trois villes : Amsterdam, Livourne et Tunis.

Une autre originalité de cet ouvrage est de nous proposer trois options de lecture : ou bien nous adoptons la lecture traditionnelle dans l'ordre logique des chapitres, ou bien nous pouvons sauter directement à l'annexe I intitulée "dictionnaire des soixante-quatorze familles" en guise de lecture préliminaire, ou encore au fur et à mesure que nous découvrons les noms de ces familles nous pouvons nous reporter à cette annexe I. L'expérience personnelle n'étant pas négligeable, je conseillerai pour ma part d'aborder ce livre par cette annexe, même si en raison de la densité des informations qui y sont fournies le lecteur risque d'être quelque peu dérouter. Mais ce qui pourrait paraître comme une première difficulté devient, si l'on fait preuve de quelque opiniâtreté, une source de réflexions et d'informations mise à notre disposition par les efforts conjugués du chercheur, et, ne l'oublions pas, la volonté de l'Harmattan de porter à la connaissance du public les travaux les plus pointus qui resteraient sinon confinés sur les rayonnages des bibliothèques spécialisées et à l'usage de quelques privilégiés.

Or le travail de Lionel Lévy met à notre portée des archives qui auraient pu nous rester inaccessibles : et si pour un lecteur "anonyme" cette étude fouillée sur l'histoire des familles ibériques, "aux facettes culturelles multiples", révélant une "extraordinaire et profonde unité" qui "transcende l'événementiel", est l'occasion de réfléchir à la complexité des civilisations du Vieux Monde, qu'en sera-t-il pour les lecteurs nommés Silvera, Pinto, Sasportas, directement concernés par ce récit, dans lequel la nation sépharade, du nord au sud et d'ouest en est, s'implante, se marie, commerce, voyage et

meurt en emmêlant à loisir l'écheveau généalogique selon toutefois des critères communautaires que Lionel Lévy nous aide heureusement à décrypter avec un esprit d'analyse qui fait de cet ouvrage non pas une compilation mais une ré-interprétation pénétrante de cette histoire dans le cadre des trois cités ?

C'est qu'avant de mettre en œuvre cet esprit d'analyse et de critique historique, le chercheur a réalisé un considérable travail de synthèse en poursuivant à travers l'Europe et l'Afrique du Nord et bien au-delà, jusqu'aux Antilles, les Abravanel, Cardoso, Carvalho, Guttières et autres membres de cette aristocratie marchande qui ont contribué au développement d'Amsterdam, de Livourne et de Tunis, dans des conditions de tolérance – même s'il faut évidemment y apporter des nuances – favorables à leur propre épanouissement. La création, le développement et le déclin de ces communautés, principalement à Livourne et surtout à Tunis où est étudiée la coexistence des Livournais ou *Grana* et des Tunisiens qui donne lieu à de longs développements socio-historiques, nous permettent de retrouver quelques personnages tel Giacomo di Castelnuovo surnommé Castelnoeuf par Victor Emmanuel II, dont la vie remplie et féconde méritait bien la place que Lionel Lévy lui a accordée dans son travail.

L'étude de cet univers sépharade spécifique prend en compte une vision plus large de l'histoire européenne sans laquelle il nous serait difficile d'en saisir les évolutions. Aussi nul besoin d'en être spécialiste pour se lancer à la suite du chercheur dans le labyrinthe des relations familiales : la signification de "Nation portugaise", la structure laïque et religieuse de la communauté, l'évolution des idées, les liens entre Juifs et Morisques, la politique des grands ducs de Toscane, la naissance de l'Italie moderne, le rôle de l'Alliance Israélite Universelle, l'antagonisme de l'Italie et de la France en Tunisie, tout nous est méthodiquement présenté pour nous faciliter une lecture qui cependant, il faut l'avouer, est parfois quelque peu ardue en raison de la densité des informations et de la complexité des liens de parenté avec lesquels Lionel Lévy jongle, sautant de certitudes en hypothèses et passant de Malki à Molco, de Sabourta à Sasportas, de Dermoul à Darmon, voire de El Cheikh à Aljaique, avec une assurance étayée de références pour le moins convaincantes. □

Bernard Pierron

¹ 1999

Ed. L'Harmattan
7 rue de l'Ecole
Polytechnique
75005 Paris
425 pages.

² Proverbe n° 204
du recueil de
Michael Molho :
*Literatura sefardita
de Oriente*

- Bénissons notre sort -

***En lo ke estamos,
bendizimos²***

Emmanuelle Simon

SÉPHARADES DE TURQUIE EN ISRAËL

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE ET DE CULTURE DES JUDÉO-ESPAGNOLS¹

Comme bien d'autres chercheurs anxieux de recueillir des témoignages sur notre culture, très amoindrie par la Choah et dispersée par la seconde diaspora, Emmanuelle Simon, après avoir présenté à l'Université de Haute Bretagne à Rennes, en 1988, un mémoire sur le sujet, a poursuivi son travail. Ce livre en est le fruit.

L'auteur a réussi à s'entretenir en judéo-espagnol, et en Israël même, en 1989, principalement au *moshav* (dit de *los Turcos*) de Burgata, avec nombre d'informants nés dans la région d'Edirné (Andrinople), berceau de sa propre branche maternelle. Elle définit sa problématique : "Y a-t-il aujourd'hui en Israël des éléments distinctifs reflétant une identité propre qui les distinguerait [ceux d'Edirné] des autres Juifs et des autres peuples ?" (page 13)

Emmanuelle ajoute qu'elle a complété sa documentation par diverses lectures dont, bien entendu, les bulletins de l'Alliance, la presse judéo-espagnole qu'elle a pu consulter à l'Institut Ben Zvi² et les publications actuelles.

Les noms des familles considérées sont : Barouh/Revah et Sides/Nahe.

Le cadrage historique sur "le passage des Juifs en Espagne" (énoncé plutôt curieux pour dix ou quinze siècles de présence... bien que le mot "passage" soit parfois écrit entre guillemets...) est classique.

Les entretiens sont rapportés en judéo-espagnol, traduits à la suite en caractères typographiques plus petits, ce qui facilite la lecture et la compréhension.

L'auteur s'interroge sur ce qui forme l'identité culturelle, puis en étudie chaque élément, la langue bien entendu, mais aussi les habitudes scolaires, quotidiennes, sociales donc festives, professionnelles, alimentaires, ce qui nous vaut quelques recettes énoncées de façon plaisante par les interlocutrices concernées : voir les *burmuelos de espinaca de Pesah*.³⁻⁴

De façon générale, la langue des récits est vivante, comportant nombre d'inclusions turques et autres, traduites, et françaises.

Les activités à Edirné, telles que rapportées, étaient fréquemment d'ordre agricole ou proche : élevage, boucherie, tricotage de la laine etc.

Deux remarques dans la conclusion attirent l'attention : dans la mémoire collective "il n'y a aucune attache sentimentale à l'Espagne", et la formation d'un état unitaire centralisé en Israël a beaucoup fait pour la disparition de notre culture... "au profit d'une culture commune à construire sur la base de tous les éléments que les immigrés apportaient".

Voire... □

Jean Carasso

Solly Wolodarsky

MAIMÓNIDES EL SEFARDI⁵

Quoique né à Buenos-Aires, l'auteur est très connu en Espagne, où il vit présentement, tant pour son œuvre littéraire, sa production cinématographique que ses émissions de télévision.

Ici, au travers d'une pièce de théâtre, il choisit de faire revivre la grande figure du RaMBaM (Moïse B. Maïmon), philosophe, médecin, homme de science, théologien, grand disciple d'Aristote, dont les œuvres maîtresses sont : "Le Guide des Égarés" et le "Michné Torah".

La pièce en 24 tableaux, écrite dans un style alerte avec force détails, se passe dans divers endroits de Cordoue à l'époque brillante d'*Al Andalus*, alors que juifs, musulmans et chrétiens cohabitent encore à peu près en paix.

Moïse Maïmon, pour le moment, est encore un jeune homme, un "surdoué" qui se cherche. Ira-t-il vers la voie rabbinique ? Tout l'y destine puisque son père est un juge rabbinique très fameux. Fera-t-il une incursion dans la voie scientifique qui l'attire ? Grâce à ses maîtres il va découvrir les grands philosophes grecs et arabes ainsi que les grands médecins dont on parle déjà avec respect. L'auteur imagine même un dialogue entre lui et Ibn Ruchd (Averroès), d'une dizaine d'années son aîné.

Si la pièce commence dans la paix, elle se termine dans la guerre. En 1148 en effet, la famille Maïmonide fuyant les persécutions religieuses qui accompagnèrent la prise de la ville par les Almohades, quittera Cordoue pour Fez, où le RaMBaM gagnera sa vie comme médecin.⁶

Il arrive à l'auteur de prendre quelques libertés avec l'histoire : il fait naître Moïse le 11 mars 1135, alors que 1138 est généralement retenu par les chercheurs ; scène 19, il indique que Moïse étudie, dans les années 1158/1162, chez un maître hostile à Averroès et que son compagnon arabe Abul lui dit : *Yo creo in tí y en todos los que han aceptado al Corán*.⁷

Je livre à votre méditation un dialogue entre Maïmonide et son maître le médecin Ibn Daud. Dans cette scène, il est question d'Avicenne, d'Hippocrate, de Galien, de Hasday ben Shaprut.

- ID. : "La pensée humaine respandit à toute heure, il est nécessaire de connaître les idées et les savoirs de tous les peuples et nations..."
- M., dubitatif : "Même la science des Grecs ?"
- ID. : "Il n'y a pas de limite au savoir. C'est le plus grand partenaire de l'esprit humain, les doutes sont la plus grande force de l'homme."
- M. : "Mais si on passe des heures à étudier les sciences étrangères, qu'en sera-t-il de la Torah ?"
- ID. : "Plus grande sera sa grandeur. L'histoire de la philosophie, de l'éthique jusqu'à la médecine nous aide à mieux comprendre, pour nous rapprocher de l'idée de Dieu..."

Les hispanophones aimeront beaucoup ce petit livre. □

Claude-Andrée Saporta

1 1999
l'Harmattan.
195 pages.

² C'est là que se trouve probablement la plus importante collection au monde de journaux judéo-espagnols ; (Correspondance : P.O.B. 7504 Jérusalem 91076).

³ Nous respectons la graphie de l'auteur.

⁴ L'auteur remarque aussi avec pertinence que, même si les Juifs, en Espagne, cuisinaient plus ou moins comme les chrétiens, ceux-ci le faisaient à la graisse de porc, et les Juifs à l'huile d'olive, d'où des différences marquées de saveur.

⁵ 1998 García Verdugo c/ San Mateo 30 E 28004 Madrid 96 pages.

⁶ Par la suite, la famille résidera (vers 1165) à Acre, au Caire puis finalement à Fostat.

⁷ "Je crois en toi et en tous ceux qui ont accepté le Corán". Cette conversion "fait partie des rumeurs de sources arabes", mais ces rumeurs ont été répandues par de nombreux savants juifs, comme le note déjà Saadia Ibn Danan, philosophe du XV^e siècle.

Amériques

L'an dernier, dans notre livraison 26, nous avons analysé un bon livre de synthèse sur l'installation dans les Caraïbes des Juifs ayant fui l'Inquisition.

Nous revenons dans le présent numéro sur ce sujet, avec trois documents :

- Notre amie Béatrice Leroy vient de participer en mars 1999 à Fort de France à une habilitation à diriger des recherches, par Émile Eadie. Celui-ci étudie l'importance des Juifs sépharades dans le démarrage de l'activité sucrière au XVII^{ème} siècle dans quelques colonies des Antilles.

Il nous offre ci-dessous quelques informations tirées d'un article intitulé : "Le rôle des Juifs dans le démarrage de l'activité sucrière au XVII^{ème} siècle dans quelques colonies des Antilles". En voici les grandes conclusions (colloque "Dialog in the Spirit", Université de Toronto, 11 - 15 novembre 1998).

- L'un des spécialistes israéliens des Caraïbes et des lignées de familles juives s'y étant installées est, sans conteste, Mordechai Arbelle. Il vient de faire paraître sur le sujet, sous l'égide du Congrès Juif Mondial, une brochure fort agréable à consulter et manier.

- Le journal "Ilustrada" de Sao-Paulo, dans son édition du 12 avril nous raconte que la première synagogue de l'hémisphère occidental fut édiflée à Recife - d'où partirent les fugitifs qui fondèrent New-Amsterdam, devenue New-York - et nous informe qu'un film est en préparation sur le sujet.

Émile Eadie

LES SÉPHARADES ET L'EXPANSION DES ACTIVITÉS SUCRIÈRES AUX CARAÏBES AU XVII^{ÈME} SIÈCLE

En 1654, le Portugal reconquiert une partie de sa colonie, le Brésil, un moment occupé par la Hollande. Aussitôt, des Sépharades installés au Brésil depuis le XVI^{ème} siècle¹ quittent ce pays pour s'installer dans des colonies anglaises et hollandaises, ainsi qu'aux Antilles françaises.

C'est le point de départ d'un essor important de l'industrie sucrière, car ces Sépharades véhiculent avec eux des techniques déjà séculaires. Les registres de l'Inquisition installée au Brésil en 1617-1618 révèlent des noms sépharades parmi les sucriers *senhores de engenho* qui y réussissaient depuis 1535 (Diego Diaz Fernandez est alors le premier propriétaire sépharade, technicien de cette manufacture). Du Brésil, les Sépharades implantent leur technique en Surinam, à Cayenne, en Guyane ; au Surinam, David Nassi, connu également sous le nom de Jose Nunes Fonseca, installe avec des esclaves la culture de la canne à sucre, dans le lieu-dit désormais "la Savane des Juifs" (on en

possède une gravure datant de 1790). En 1654, les Sépharades font souche en Martinique et en Guadeloupe où on les appelle longtemps les "Hollandais" ou les "Brésiliens", ce qui dénonce bien leur lieu d'origine, ainsi que la protection accordée par la Hollande aux *Hollandeses e Judeus Portugueses*. Par groupes de 300 ou plus à la fois, ces Juifs, qui portaient depuis les années 1500 des noms de chrétiens espagnols et portugais et avaient fui l'Inquisition en s'installant dans les colonies du Nouveau Monde, se fixent dans les Iles Caraïbes. En 1654 à la Martinique, ces nouveaux arrivants providentiels aident le Gouverneur Duparquet à repousser une attaque des Indiens caraïbes ; en remerciement, le Gouverneur leur accorde une concession à Fort-Royal, dite depuis "le Petit Brésil". En 1675, dix familles sépharades s'installent en Jamaïque.

Les Sépharades permettent l'essor, à Saint-Pierre, d'une sucrerie avec son équipement complet de moulin à eau et à bêtes, d'une purgerie. En 1671 un certain Jacob Louis est sucrier à la Martinique, et en 1680, on en recense 41 en 15 familles, dont un Benjamin Da Costa, âgé de 29 ans, avec sa femme et ses deux filles.

Partout où se fixent ces Sépharades (et où prospère désormais l'industrie sucrière avec la variété de canne à sucre dite Batavia) s'ouvrent des synagogues et le judaïsme se pratique librement ; ainsi, en 1656 à la Barbade avec le rabbin Eliahu Lopes venu d'Amsterdam, puis au XVIII^{ème} siècle avec les rabbins Meir Cohen Belinfante (1752), et Abraham Gabay Izidro (1753), ou à Nevis en 1688 ou Curaçao en 1659 où Da Costa s'installe avec 70 fidèles. À la Martinique, Benjamin Da Costa d'Andrade reçoit d'Amsterdam en 1679 un *Sefer Torah* d'une valeur de 400 Florins.²

Gabay, Fonseca, Nassi, Da Costa... des noms sépharades qui ne meurent pas, naviguent du Portugal au Brésil, à Curaçao, à la Martinique, à Bordeaux... Le sucre des Antilles aurait-il prospéré sans eux ? □

Émile Eadie

Mordechai Arbelle

COMFORTABLE DISAPPEARANCE, LESSONS FROM THE CARIBBEAN JEWISH EXPERIENCE³

Ils se qualifiaient eux-mêmes : "La nation juive hispano-portugaise des Caraïbes", et en certaines localités ils y ont constitué la majorité de la population européenne. Bien peu subsiste maintenant de ces implantations.

¹ Arnold Wiznitzer a étudié les communautés du Brésil à Pernambouc ainsi que les rabbins en charge des synagogues au XVII^{ème} siècle. *Os Judeus no Brazil colonial*, Universidade de Sao-Paulo 1966, p.189/190.

² Cardozo Bethencourt, *Notes on the Sephardic and Portuguese Jews in the United States, Guiana and the Dutch and British West Indies during the Seventeenth and Eighteenth Centuries*. American Jewish Historical Society, 1925, vol 29, p. 7-23.

³ En anglais - 1998 "Une disparition douce, leçons à tirer de l'expérience juive aux Caraïbes." Congrès Juif Mondial à Jérusalem, 35 pages.

L'auteur se demande, pas tout à fait ingénument : "Doit-on arriver à la conclusion que l'égalité des droits, l'absence d'antisémitisme et de discrimination peuvent être aussi dangereux pour l'existence juive que la persécution et le meurtre ?"

Il s'agit d'un phénomène qui peut aussi affecter d'autres parties du monde et que pouvons-nous entreprendre, sinon pour l'enrayer, du moins pour le retarder ? Il faut que les leçons du passé nous servent !¹

Mordechai Arbell reprend les documents disponibles sur la date de l'installation de crypto-juifs portugais dans tels et tels sites (après 1530 en Jamaïque par exemple) et expose que les gouverneurs colonisateurs hollandais, anglais, français et danois voyaient d'un bon œil l'installation de ces Juifs qui fuyaient le Brésil où ils avaient appris la culture et l'exploitation de la canne à sucre. Ils furent rejoints par des Juifs de Livourne. Expulsions - souvent par les Anglais, "Code noir" des Français en 1683 - et bon accueil se succèdent. L'auteur analyse la situation dans chaque territoire de façon claire et synthétique. Il raconte comment Curaçao devient un centre important de regroupement et rappelle l'arrivée de Salonique en 1674 du rabbin Josiau Pardo (la synagogue actuelle date de 1732). Des crypto-juifs venant du Portugal s'y firent circoncire jusqu'en 1821 ! Actuellement il reste 300 juifs à Curaçao, majoritairement des achkénazes qui fondèrent leur Communauté en 1969.

Il nous rappelle qu'en Jamaïque, si les Juifs jouissaient en principe de l'égalité des droits, ils étaient en fait soumis à des restrictions diverses, de telle sorte qu'ils apparaissaient comme "des marchands de première classe et des citoyens de deuxième classe..."

Pour chaque implantation qu'il recense, l'auteur fait référence à la situation actuelle, concluant en général : "Il n'y a plus de Juifs". C'est le cas dans les Caraïbes, par assimilation. Il conclut par des considérations sur "l'hispanité" des mentalités dans ces implantations, malgré l'Inquisition et les persécutions.

Un très bon manuel bien illustré, exposant simplement l'essentiel. □

Jean Carasso

FILME VAI MOSTRAR A FUGA DE JUDEUS NO RECIFE DO SÉC. XVII ²

Ce journal de São-Paulo consacre une page entière bien illustrée à la période de 1630-1654 durant laquelle les Hollandais prirent la ville de Recife aux Portugais et l'administrèrent avantageusement, en particulier sous le prince Maurice de Nassau, gouverneur du Brésil entre 1637 et 1644. Ultérieurement l'administration se délita et les Portugais récupérèrent la province de Pernambuco, sonnante la fin de la tolérance pour les juifs qui eurent trois mois pour quitter la région.

Nous apprenons que Kátia Menzel prépare un film en trois parties retraçant l'épopée de quelques émigrés, fuyant Recife pour fonder ce qui allait devenir la plus importante communauté juive du monde : New-York.

La première partie traite de deux nouveaux chrétiens historiquement bien connus dans les années 1550 : Bento Teixeira, professeur, poète, judaïsant en secret, et Branca Dias, mère de onze enfants qui se fit arrêter par l'Inquisition.

La seconde se déroule dans la période faste, autour du rabbin Isaac Aboab da Fonseca, jusqu'au départ de 1654. Alors, nombre de juifs restèrent et se cachèrent alors dans l'état de Pernambuco, les autres quittèrent à bord de 26 embarcations, dont le "Mayflower" qui arriva à la Nouvelle Amsterdam avec quelques douzaines de juifs dont on connaît les noms, fondant la première communauté en ce lieu.

Dans la troisième partie, à New-York en l'an 2000, un rabbin (fictif) décide d'accomplir le pèlerinage jusqu'à Recife pour retrouver l'origine de ses ancêtres.

Kátia Menzel, financièrement soutenue par quelques grosses entreprises brésiliennes, recherche actuellement ses acteurs. Si vous vous sentez la vocation... □

Jean Carasso

¹ Rappelons que Mordechai Arbell fut longtemps ambassadeur d'Israël en divers pays et qu'il a eu à réfléchir sur ces questions !

NDLR

REMARQUES

VERTES

et DÉCOU-

à propos de notre édition précédente

Grâce à plusieurs lecteurs attentifs et obligeants, nous avons entretemps appris :

que le livre de Rosetta Loy
La parola ebreo
publié chez Einaudi en 1997, a été traduit par Françoise Brun et publié en français fin 1998 sous le titre
"Madame Della Seta aussi est juive"
chez Rivages (Payot).

...et plus curieux, grâce à Henry Méchoulan :

que la *Biblioteca española*
publiée à Madrid en 1781 a été rééditée, à l'initiative de l'Université de Pise et de Guido Mancini, par Georg Olm Verlag à Hildesheim-New-York en 1977 !

Merci !

La Rédaction

² En portugais
Ilustrada du 12 avril 1999
"Un film va illustrer la fuite des juifs de Recife au XVIIIème siècle".

Revue

Comme d'habitude Bernard Pierron étudie pour nous diverses revues en langues étrangères :

¹ Χρονικά - Cronica,
Revue de judaïsme grec,
nouvelle adresse :
odos Voullis 36
GR 105 57 Athènes.

• **Cronica**,¹ dans son numéro 159 de janvier - février 1999. Soledad Fernandez-Paparsenou intitule son article (en grec) : **Sépharade chante à Salonique, la capitale de la culture européenne l'an dernier.** (p. 16 à 23)

Soledad Fernandez-Paparsenou, animée de la nostalgie de son enfance, entreprend de passer en revue l'histoire et la nature du chant sépharade en partant de l'Antiquité ibérique. C'est dans le cadre de la péninsule, véritable creuset culturel, qu'apparaît entre les XIème et XIIème siècles le *romancero* qui n'appartient pas seulement à la mémoire juive mais également à celle des peuples des diverses provinces d'Espagne et des pays d'Amérique latine. Durant les 500 années de coexistence avec les Grecs, le chant populaire des expulsés sépharades a subi l'influence de la chanson démotique et cette tradition s'est épanouie avec bonheur dans la ville de Salonique. Dans une étude très détaillée Mme Fernandez-Paparsenou analyse les différents thèmes de ces chansons qui tout en ensoleillant la vie des Juifs saloniens constituaient également leur mémoire : mémoire de leurs errances, de leur nostalgie pour l'Espagne, mais aussi de leur vie quotidienne dans leur nouvelle patrie.

Elle souligne également l'importance de l'amour et du personnage féminin : celui de la mère, de l'épouse et de la fille. La femme est en fait un élément fondamental de la culture sépharade : c'est elle qui dans le cadre du foyer où elle règne en tant que mère et épouse, entretient les traditions, la langue et le chant, les transmet de génération en génération. C'est dans cette optique féminine que l'auteur de l'article reprend un à un les thèmes principaux du chant sépharade à Salonique : la berceuse (*"Durme hermoso hijico"*, *"Durme, durme hermosa doncella"*, *"Dotorico tu te heras"*) le chant de mariage (*"Ya salio de la mar la galana"*, *"Ya traemos la vaca"*), le chant d'amour (*"Madre, madre que me matan"*, *"A la una yo naci"*, *"Caminando por la plasa"* etc.), les chansons de la femme en couches (*"La parida"*, *"Oh, que mueve meses"*) et les chants relatifs à la foi juive, à la gloire du Dieu d'Israël et des Pères.

En conclusion de son travail sur cette sorte de miracle que constitue l'interpénétration de cultures aussi différentes que les cultures juive, espagnole et grecque - et nous pourrions ajouter turque puisqu'elle est ici absolument passée sous silence alors que son influence sur la musique balkanique n'est plus à démontrer -, Soledad Fernandez cite une phrase du musicologue Markos Dragoumis qui résume parfaitement ce phénomène : "... ce qui est important ce n'est pas tant à qui a été fait l'emprunt et par

qui (habituellement celui qui donne reçoit également en échange), que le fait que la beauté (en particulier en musique) est plus forte que le parti pris et souvent parvient à rapprocher ce qui semble ne pouvoir l'être." □

Bernard Pierron

• **Lo Nishkach ! - N'oublions pas !**
Volume 14 - 1999 - (en hébreu)

Le 14ème bulletin de la publication "N'oublions pas !" éditée à Tel-Aviv par Shmuel Refael et qui traite du judaïsme grec nous offre cette année encore un riche éventail d'articles culturels, historiques, sociologiques et littéraires.

Le recueil s'ouvre, comme pour appeler à la vigilance, sur le compte-rendu d'une réunion "secrète" de néo-nazis dans les environs de Salonique en décembre 1998. L'ampleur de ce mouvement, mais aussi l'ignorance apparente des autorités quant aux responsables et aux motivations de cette grande réunion peuvent inquiéter. Il s'agirait en fait d'une manifestation mondiale, car outre les représentants des organisations grecques de Trikala, Lamia, Xanthi, Kavala et Athènes, des membres de groupuscules fascistes espagnols, allemands, danois, italiens, américains et sud-africains y auraient participé afin de préparer les activités néo-nazies des années 2000. Quelques personnalités marquantes du mouvement dont les noms nous restent inconnus auraient apporté leur contribution et leur charisme à cette fête essentiellement fréquentée par des jeunes gens arborant des tenues sans équivoque - treillis militaires et chemises noires décorées de croix gammées - et acclamant le nom d'Adolphe Hitler.²

Deux témoignages de la barbarie à laquelle est étroitement lié le nom de ce dernier nous sont fournis parallèlement dans la publication israélienne. Il s'agit de deux brefs récits, l'un d'une survivante sépharade yougoslave, Niza Dori, et l'autre d'une grecque de Corfou, Natta Gattegno-Osmo. Les parcours différents de ces deux jeunes femmes aboutissent pour la première à Bergen-Belsen et pour la seconde à Auschwitz. Niza Dori, parlant le serbo-croate et le judéo-espagnol, part à la recherche de son époux dont elle a été séparée par les événements. Elle le retrouvera en Albanie où sans argent ni papiers elle bénéficiera de l'aide de la population "qui éprouvait une nette sympathie pour les Juifs", avant d'être arrêtée par les Allemands et déportée. Quant à Natta Gattegno-Osmo, déportée avec son père et sa mère depuis Corfou à travers la Bulgarie et la Hongrie, son récit est remarquable par la précision de la description qu'elle fait de son arrivée au camp

² P6
Actualité : Néo-nazisme
à Salonique par
Raoul Saporta.

d'Auschwitz. Et cette sobriété, malgré le recul que semble vouloir prendre la narratrice par rapport à ce cauchemar, dissimule mal les blessures laissées par cette longue détention et par la perte de ses proches.¹

Shmuel Refael lui-même, dans ce numéro de "N'oublions pas !" nous offre un article intéressant sur le sionisme et l'émigration en Palestine des Saloniciens. Parallèlement à l'histoire de cette émigration à compter du XVII^{ème} siècle, il propose un synopsis du développement de la communauté juive de la ville de Salonique connue sous le nom de "Jérusalem des Balkans" ou même de "Palestine", dans l'Empire ottoman puis sous l'administration grecque, en soulignant les modifications des conditions de vie des Juifs avec pour résultat une importante émigration. À partir de 1912 il distingue trois vagues d'immigration en Palestine : 1912 - 1914 ; 1930 - 1939 ; 1946 - 1948.

1912

Le mouvement sioniste s'implante solidement dans la ville alors que l'intérêt pour la Palestine s'accroît, intérêt auquel contribuent les visites de personnalités comme Ben-Tsion Mossinson ou Ben-Tsion Katz. En 1914 quarante-dix personnes environ émigrèrent en Palestine, pour la plupart des commerçants qui eurent bien des difficultés à s'adapter dans ce pays nouveau où primait l'agriculture. Notons également la tentative de Yitshak Ben-Zvi, la même année, pour engager des marins de Salonique à venir exercer leur métier à Jaffa. Il réussit à en convaincre une dizaine. Les formalités prirent plusieurs mois si bien que lorsque la première guerre mondiale éclata le projet tomba à l'eau et seulement deux Saloniciens sur les dix gagnèrent Jaffa. L'immigration organisée ne semblant guère être du goût des Saloniciens, certains pensèrent qu'il valait mieux envoyer en Palestine des groupes d'étudiants afin qu'ils y parachèvent leurs études. Grâce aux efforts de Yitshak Epstein, quelques élèves du Talmud-Tora allèrent compléter leur cursus au lycée de Tel-Aviv. Quelques-uns de ces jeunes gens s'installèrent même définitivement en terre d'Israël. Cette vague d'immigration n'était certes pas importante; les Saloniciens choisirent principalement les villes côtières sans créer de noyaux spécifiques : ils sont artisans, commerçants, intellectuels et restent très attachés à leur culture sépharade.

Immigration des marins et pêcheurs

(1930 - 1939)

En 1914 puis en 1925 des tentatives réitérées pour inciter les marins saloniciens à immigrer en Palestine se soldent par un nouvel échec. Il devenait pourtant urgent pour les sionistes de grossir la minorité juive de 56 000 âmes noyée dans une population arabe de centaines de milliers de personnes.²

À partir des années trente la montée de l'antisémitisme à Salonique va accélérer ce mouvement d'émigration. Le pogrom de Campbell de sinistre mémoire, les attaques répétées de jour-

naux tels que la *Makedonia* qui exprime et défend des opinions extrémistes manifestées principalement par des associations à coloration fasciste dont les Trois Epsilon (Union Nationale de Grèce), sont à l'origine de l'émigration de plus de 10 000 personnes, parmi lesquelles de nombreux marins, pour diverses destinations dont la Palestine. Ce sont ces hommes de la mer qui ont donné vie au port de Tel-Aviv où ils se sont installés dans les quartiers sud "Chapiro", "Florentin" etc. Les Juifs de Grèce fondèrent également, exemple rare, un *moshav* appelé "Tsour Moché" dont l'effectif fut grossi par d'autres immigrants en provenance de Bulgarie et de Turquie. Dans leur grande majorité les Saloniciens optèrent pour la vie urbaine et les quartiers qu'ils fondèrent à Tel-Aviv furent appelés "la Petite Salonique".

Les survivants de la Choah de Salonique en route pour la Palestine

Au lendemain de la Choah les quelques survivants des camps de la mort ne retrouvèrent pas Salonique telle qu'ils l'avaient quittée. Leurs biens, quelle qu'en soit l'importance, étaient passés entre des mains grecques, sans grand espoir pour eux de les récupérer. Entre 1946 et 1948 quelques centaines d'entre eux décidèrent d'émigrer en Palestine. Après ce qu'ils avaient vécu et dont la plupart se refusaient encore à parler, leur installation en terre d'Israël, dans une société qui leur était étrangère ne fut pas des plus faciles.³

Citons également ici deux autres rubriques intitulées "Folklore des Juifs de Grèce"⁴ et "La page des livres"⁵ Dans la première, Y. Haguel se rappelle certaines expressions judéo-espagnoles de son enfance : *Kon los çikures en la mano* : "avec les cordons à la main" c'est-à-dire "très pressé" : les caleçons d'hommes s'attachaient à l'aide de cordons et dans les moments de grande hâte on n'avait guère le temps de les nouer⁶ ; *No kayo el asukar a la agua* : "le sucre n'est pas tombé à l'eau", le malheur n'est pas si terrible. Il arrivait, dans le port de Salonique que les portefaix laissent tomber un colis à la mer et le domage était d'autant plus grave que le colis contenait du sucre ; *Tyene la kara fyel komo si le undyo la maona* : il a le teint bilieux comme si sa barque avait coulé. Enfin, dans la revue bibliographique, Shlomo Marcus a sélectionné trois nouvelles parutions : un ouvrage d'Alberto Nar : *Queen of the Worthy - Thessaloniki : History and Culture* - Éditions Paratiritis 1997 - en anglais. "Une histoire de Salonique des origines à nos jours". De Brakha Rivlin : "Chronique des Communautés - Grèce" - Éditions Yad Va-Shem - en hébreu. "Une histoire des Communautés juives de Grèce depuis leur fondation jusqu'à l'après-guerre" puis, d'Erika-Myriam Amariglio-Kounio : "Récit d'Erika : une survivante de Salonique", 1^{ère} édition en grec - traduit en hébreu Éditions "Eqed"⁷ - Récit d'une Salonicienne déportée avec sa famille à Auschwitz et qui, parce qu'elle parlait allemand, a été employée aux archives du camp où elle a été témoin du terrible processus d'extermination. □

Bernard Pierron

¹ p. 16

"Puisse Dieu ne pas m'enlever la vie avant que j'aie mangé une tranche de pain".
Récit d'une survivante yougoslave de la Choah.
Récit Niza Dori.

² p. 23

De Corfou la Belle à Auschwitz - extrait d'un livre à paraître aux éditions "Eqed" en Israël par Natta Gattenio-Osmo.

³ Voir

Yitshak Raphaël Molho : Les marins saloniciens en Israël : vision et réalisation. Jérusalem 1951 (en hébreu).

⁴ p. 26

Immigration des Juifs de Grèce :
"Allons en Palestine" (*Vamos a Palestina*)
Nostalgie et immigration des Juifs saloniciens en Terre d'Israël, par Shmuel Refael.

⁵ p. 48

Folklore des Juifs de Grèce
Expressions en judéo-espagnol des Juifs de Salonique par Yaakov Haguel.

⁶ p. 58

Nouveaux livres sur les juifs de Salonique et Grèce par Shlomo Marcus.

⁷ Nous sommes très dubitatifs sur l'interprétation de cette expression...

NDLR

⁷ L'édition en français

a été assurée, depuis l'édition en allemand, par la Fondation Auschwitz à Bruxelles - n° spécial 55

Komo kada uno, debes de saver lo ke es una gayina kotcha. Portante, komo yo te lo vo ekspiegar, esto segura ke tu no lo oyites nunca.

Es la gayina kon raki...

Por empesar vas a ir merkar una buena gayina byen godra i una redoma de raki. Kuando ya torna en kaza la primera koza ke vas a azer es de asen-tarte i beber dos kupikas de raki para deskansarte. Kuando ya te are-pozates, te ale-vantes, metes la gayina en la agua i en el sal, komo es de tradisyon ande mozotros. Profitando de el tyempo ke se deve de kedar la gayina en la sal, vas a beber otras dos kupikas de raki. Asta agora, espero ke todo esta klaro ! Ayde, koraje : es ora de preparar la gayi-na. Patron del mundo, onde esta ? A Dio ! Dio ! Dio ! se izieron dos ! kuala es la buena ? Una kupika de raki i todo va ser klaro de nuevo ! Benditcha gayina, porke estas en basho ? Komo azer por arekojerla ? Ah, ya te aferri ! Hok ! hok ! esto mankava, un sangluto...

Una ora despues beves dos kupikas de raki. Hok ! ya esta la gayina pron-ta. Es ora de meter-la a kuezar. Ah ! Ande esta el orno ? Akavidate, no es momento de kayer embasho. Los kibrites en la mano, debes asenderlos ! Kon tantas flami-

Muestra lingua

Nous avons commencé, il y a quelques années maintenant et sur la demande de lecteurs, la publication dans chaque livraison d'un court texte en judéo-espagnol d'**Isacco Hazan** qui, lu à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante. L'auteur s'est efforcé de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de Vidas Largas. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTÁVA LA BAVÁ... UN PÓKO DE MIDRÁCH

A los tyémpos lechános, kuando el haham emetíya un avízo, le davan valór de djuzga-myénto. Áma, ántes de prononsyárse sóvre un kávro, kalíya ke konsúlte dos ótros hahamím i ke los tréis káygan d'akórdo. En vézes, no morá-van en la mázma sívdá. Un chalíyah syervíya de mesadjéro.

Un díya, Harbi David, topándose delántre de un probléma espinózo, fué a konsultár Haham Avráam. Avyéndo debatído óras entéras en djún-tos, kayéron sóvre una konkluzyón : sólo Rav Chelomó, Hahám Bachí de la sívdéyka vizína les puéde kitár el pyé del kányo.

Ni una ni dos, Ham Avráam étcha un gríto a su vyéjo arabadji grégo ke los syervíya désde ányos : - "Kósta !"

Este, al syentír su nómbre aríva koryéndo, koryéndo.

- "Kostámu, óy te vo a demandár un hatír. Es un hazmét urjénte : pichín toma la karrósa, va ánde Rabi Chelómo. Díle ke Harbí David está akí i ke los dos lo estámos asperándo." "Bach yustené sinyór efendí !"

Esto fué. Kósta ízo su étcho sigín lo dezeó su patrón, dándo al uestpéd el onór devído a su rángo.

A pénas yegó el davetlí ke se kyécha al balabay :

- "Ya te lo díche halochéntas vézes ke éste karro-séro no es para tí. Aróndjalo !"

- "Kuále vos akontesyó en kamíno ?"

- "Pasímos delántre de una kelísya sin ke se kyéde afilú un minúto para enkorvárse !"

- "No impórta : el i su grado de emuná ! Es persóna de konfíyénsa."

- "Kómo puédes fíyarte a un ómbre ke no mani-fésta su rekonosénsya al Dyó ke le dyó vida sigín el ensenyamyénto de su féy ?"

- "Koza ke no mos ínche ! No es mozótros Hahamím ke vámos a dar lisyónes a los Papazím."

- "El benadám se deve de admetír su tchikéz delántre del Tódo Poderózo. El Patrík, respékta-do de los súyos es el priméro ke béza la Panayá."

- "Décha estas espesúras pára los grégos. Ven, mos okuparémos de las muestras."

midrach (de l'hébreu) = parabole.

áma = mais.

kalíya = il fallait.

chalíyah = envoyé, représentant.

harbi = un sage.

Hahám Bachí = chef rabbin, grand rabbin.

kitár el pyé del kányo = tirer le pied du caniveau, de la boue (expression déjà rencontrée).

Ham = contraction de Hahám.

étcha un gríto = pousse un cri.

arabadji = charretier (*araba*, charrette).

grégo = grec; par extension, non juif, chrétien.

koryéndo (bis) = courant, la répétition renforce le sens.

Kostámu = "mon" Kosta, familiarité affectueuse.

hatír (du turc) = privilège, faveur.

hazmét (du turc) = service, course.

pichín (du turc) = de suite, immédiatement, on dit aussi hemén.

bach yustené (du turc) = sur ma tête, à vos ordres.

sinyór efendí = monsieur, répété en espagnol puis en turc, pour mieux marquer la déférence.

davetlí = invité.

balabay (de l'hébreu) = maître de céans.

halochéntas (turc et esp.) = cent fois, maintes fois.

aróndjalo arondjar = jeter, lancer. Ici, chasse-le.

akonteser = survenir, arriver, s'être produit.

kelísya = déformation de *iglesia*, église.

kyéde de kedar = rester.

afilú = même.

enkorvárse = se courber, se prosterner.

emuná = confiance.

kóza ke no mos ínche = une chose qui ne nous satisfait pas, ici, qui ne nous regarde pas.

Papazím = pluriel hébraisé de *papáz*, prêtre.

tchikéz = enfance, ici petitesse.

Patrík (du turc) = patriarche.

panayá (du grec *pan aghía*) = Vierge Marie, protectrice universelle. Ici, la croix des chrétiens.

espesúras = pointillismes, bricoles.

Sara Benveniste Benrey

**ESPERTANDO EL DJUDEO ESPANYOL
POEMAS REALIDAS I PHILOSOPHIA, KANTES,
SKETCHES, PIESAS DE TEATRO¹**

L'auteur, née en 1920 à Izmir, nous expose dans sa préface le sens de sa démarche.

Elle émigra avec mari et enfants en Israël en 1939. Depuis, ayant beaucoup lu, étudié et écrit dans diverses publications, elle a jugé utile de réunir dans un seul livre les travaux de toute une vie, poursuit ses recherches, et prépare un nouvel ouvrage dont elle nous annonce la parution.

Les poèmes de la première partie sont très divers, chantent les thèmes éternels mais aussi célèbrent l'actualité. Chacun d'eux illustre un proverbe repris après le texte.

Salvador Santa Puche, dans son *Antolojia* présentée ci-contre, en a retenu plusieurs.

Deux pages plus loin nous offrons nous-mêmes

Ansi el Dio kriyo a la mujer,
plein d'humour et de gaité.

La section des poèmes est suivie d'une série de sketches.

Voyez par exemple dans *El ijo por kazar* comment sont accueillies les diverses tentatives du fils pour présenter une "fiancée" éventuelle à sa mère, et la chute jouant sur l'ambiguïté en judéo-espagnol du terme *etcharse* : se coucher, mais aussi se jeter (ici, par la fenêtre).

Aussi bien, *Roza la horoza* qui va - présumablement croit-elle - devenir célèbre, et offre une première interview à une radio locale, hachée de conseils de cuisine à son époux maintenant promu fée du logis ! La bande-son recueillie par le journaliste ne manque pas de... sel.

Viennent quelques piécettes de théâtre, souvent des vaudevilles bien troussés, comme *El sigundo kazamiento* ou *Todo bueno kon marido viejo*. On dirait un Labiche pudique, et c'est un compliment !

Lisez la longue lamentation du chômeur Alfredo (un *haragan*... disent les bien-pensants mauvaises langues) qui échoue piteusement dans tout ce qu'il entreprend et se voit licencier séance tenante dès que par hasard il trouve un travail, dans *El gigoletto*. Mais les choses s'arrangent bien dans la comédie de Sara qui montre beaucoup de talent pour organiser des rencontres... fortuites et retourner des situations quelque peu compromises, dans le conformisme ambiant.

Sara Benveniste-Benrey injecte avec beaucoup de métier son expérience de la vie dans ses pièces et non seulement les personnages en profitent, mais l'auteur en fait non sans humour bénéficier ses contemporains.

Elle a d'ailleurs traduit elle-même en français cette dernière pièce à 9 personnages "Le gigoletto".

Qui entreprendra de la mettre en scène ? A vous de jouer, enseignants de *la lingua muesta* dans le monde ! □

JC

Son imagination est éclatante, son talent considérable, son audace étonnante, sa persévérance notoire, sa motivation superbe.

Il étudie, il voyage en terres judéo-hispanophones, il écrit et il publie. Et il est jeune de surcroît, ce qui augure bien de la suite ! Il est de ceux qui œuvrent au maintien et à la prospérité de la "lingua muesta", de ceux qui ont déjà pris la relève. Il s'agit bien entendu de

Salvador Santa Puche

**ANTOLOJIA DE POETAS
SEFARADIS KONTEMPORANEOS²**

C'est un tout petit livre d'un goût exquis que nous offre cette fois Salvador, expliquant que cette nouvelle maison d'édition qui le publie est la première au monde se destinant à la diffusion exclusive de textes en judéo-espagnol, nous annonçant déjà les prochaines parutions.

Oui, il a assez d'imagination pour nous faire découvrir des poètes contemporains, qu'ils nous soient déjà connus ou non - encore plus de remerciements dans ce dernier cas - sous la houlette d'un conteur de rues aveugle vivant de peu, Yaakov el Vistozo, qui s'arrête le soir, raconte des histoires ou récite des poèmes supposés *pajinas del defter*. Son talent est connu à la ronde, et tout le monde le réclame; les femmes lui offrent quelque nourriture... et la vie de ce pauvre hère se poursuit ainsi, en un équilibre précaire et persistant, hors du temps.

Défilent dans le livre, à la fantaisie (apparente, car bien étudiée par Salvador) du récitant Yaakov, tant de poètes contemporains qui nous sont familiers et que nous aimons, présentés de façon si positive, si sympathique !³

La première soirée Yaakov nous rapproche, s'il en est besoin, (petits éléments biographiques pour débiter, juste une légère mise en ambiance...) d'Avner Pérez, ce chanteur poète sépharade israélien à la si superbe et puissante voix de basse (qui l'a entendu une fois dire ou chanter n'est pas près de l'oublier...) et nous propose plusieurs de ses poèmes, dont le terrible et courageux *Saloniki*.

Le talent de Salvador dans les enchaînements entre les poèmes est éclatant.

La fête de famille continue, avec Matilda Koen Sarano, la spécialiste de Djoha que nous avons eu la joie de recevoir dernièrement à Paris.⁴

Avec Sara Benveniste-Benrey dont nous commentons le livre dans la colonne à côté, avec Margalit Matitiahui qui écrit en judéo-espagnol et en hébreu. Avec notre très chère - et depuis si longtemps - Rita Gabbai dont nous avons maintes fois depuis le début de cette publication présenté des poèmes. Et plus loin notre amie proche, Matilde Gini de Barnatan avec *Una palomba en mi ventana*, poème que nous avons récemment publié.

Et d'autres, que nous sommes si heureux de découvrir ! Merci Salvador !

Précipitez-vous, lecteurs, enseignants, et œuvrons pour que ce recueil soit très bientôt disponible en France ! □

Jean Carasso

kas, no te kemes los ojos. Nunka se asiende este orno ! Y otra vez esta mal-ditcha gayina kayo embasho.

Para aresentarte el meoyo toma la redoma de raki i eskapala !

Tirili, tirililay, i la gayina va baylar. Soltanto kayades ! Kon tu boz de aringava vas arravyar los vezinos.

Despues de esta grande kanseriya i kon akavido grande ya te topas en la kama.

I la gayina ? amanyana el diya avlara...

**Chochana Lucie
Mazaltove**

¹ En judéo-espagnol, 1996
chez l'auteur
c/o Yossi Benbenisty
6 rehov Tzamarot
Herzliya, Israël
316 pages.
23\$, port inclus

² En judéo-espagnol
1999
Ediciones Capitelum,
calle Carcaixent 14 28°
E 46007 Valence
80 pages.

³ Peut-on oser écrire :
"si affectueuse" ?

⁴ Voir en page "Musique"
le commentaire de sa
comédie musicale.

**Il est très probable
que ce coffret
nous serait resté
inconnu sans
la gentillesse
de notre lectrice
d'Australie,
Sophie Caplan
qui nous l'a offert !
Merci beaucoup
Sophie !**

¹ Celestial Harmonies
P.O. Box 30122
Tucson AR 85751 USA.

² Ce sont celles qui
d'ailleurs entraînent
le moins l'adhésion,
car elles déroutent : des
kantikas non chantées...

³ Imaginez seulement que
le livret nomme et localise
le fabricant de chaque
instrument lorsqu'il est
moderne : l'*ud* a été
construit par Peter Biffin
en Australie... etc.

⁴ En France :
Nessmusic 35 rue Petit,
75019 Paris
Tél. 01 42 45 10 30
Fax 01 42 45 10 90
Ailleurs dans le monde :
Ataklit Ltd P.O. Box 32
Pardesiya 42815 Israël
Fax 972 98 94 62 99

Musique

Winsome Evans and The Renaissance Players

THE SEPHARDIC EXPERIENCE ¹

C'est ici une véritable encyclopédie sonore qui nous est présentée par un professeur de musique de l'Université de Sydney ayant fondé en 1967 le groupe *The Renaissance Players*.

Winsome mène toujours son groupe, depuis plus de trente ans, dont le répertoire s'étend du IX^{ème} siècle à la musique contemporaine. Cette femme extraordinaire de talent et de persévérance accumule 2 500 pièces musicales qu'elle a recueillies, arrangées, étudiées et/ou composées elle-même. Elle est productrice de la série enregistrée à Sydney et diffusée depuis Tucson en Arizona.

Il s'agit d'un luxueux coffret de quatre disques compacts, dont chacun comprend un superbe livret sur papier glacé, d'une extrême recherche, dans le fond et à la forme. Avant même d'avoir écouté une seule plage d'un seul disque les mots qui viennent à l'esprit sont : "élé-gance" ou "excellence".

Chaque livret comprend une partie commune de mise en perspective, car les disques peuvent être acquis séparément, mais d'autres explications se poursuivent d'un livret à l'autre...

Lequel de nos lecteurs serait surpris de lire dans ces pages les noms - autant de références - d'Armistead et Silverman, de Menendez-Pidal, puis de Susana Weich-Shahak ? On se demande si un seul texte important a échappé à Winsome Evans... Trente trois ans de travail, ou l'éloge de la persévérance.

Pour chaque morceau présenté, le livret indique l'origine géographique ("tradition andalouse", ou "Balkans/Rhodes"), ou le compositeur s'il est connu, puis les interprètes avec la spécialité de chacun : "voix de soprano", harpe, *pandero*.

De telle sorte que les enregistrements viennent comme des illustrations d'un texte, comme une iconographie dans une encyclopédie.

Prenons la n° 8 du premier disque, bien connue : *Puncha puncha, la rosa huele*. L'exécution est somptueuse, comme la voix de la soprano Melissa Irwin, accompagnée au violon, à la guitare, à la harpe (Winsome Evans elle-même) et aux castagnettes.

La 9^{ème} est un poème de Moïse Ben Ezra, suivi d'un autre, du Cantique des Cantiques (*Return, O Shulammitte*) dit, plutôt que chanté, par un récitant à la belle voix claire : Geoff Sirmay, accompagné au *psalterium* et au *baglama*.

La n° 10 *Morena me llaman*, bien connue de tous, est chantée en duo par deux sopranos admirables accompagnées de sept instruments...

Pour chaque interprétation, le livret expose l'environnement historique et culturel, musical et technique, cite les paroles en judéo-espagnol lorsqu'il y a lieu, (mais certaines mélodies sont seulement orchestrées avec goût, et non chantées²) leur traduction en anglais.

Un grand bravo pour la plage 14 du second disque *Durme durme mi angelico*. Exécution par soprano et chœurs accompagnés à la seule harpe, et commentaires sont d'une extrême sensibilité.

Amusez-vous à l'écoute de la première plage du disque 4 : *Los guisados de la berenjena* par trois *soprani* et un solide accompagnement...!

Les moyens mis en œuvre dans cette encyclopédie sont si incomparables à ceux que l'on connaît habituellement que l'on reste proprement stupéfait. Toute comparaison devient cruelle ! ³

Incroyable et enthousiasmant.

Mathilda Koen-Sarano & Hayim Tsur

SEFARADÍS DE DOR EN DOR, COMÉDIE MUSICALE EN LADINO ⁴

En avril 1997 Matilda nous avait fait parvenir un exemplaire hors commerce, destiné à l'enseignement en Israël, de sa comédie musicale en trois actes portant le même titre.

Le propos était de suivre entre 1907 à Smyrne et 1994 à Jérusalem, en passant par Rhodes, trois générations d'une famille typique. Il était indiqué que la musique était signée de Hayim Tsur, et le livre portait effectivement en annexe les partitions musicales de quelques uns des textes chantés.

Voici maintenant le disque, avec un livret le reliant explicitement au texte précédent.

Défilent, mêlées, des chansons classiques du répertoire : *Ir me kero, madre, a Yerushalayim; Los bilbilikos*, chantées par l'inimitable Yehoram Gaon que l'on reconnaît de suite, *Arvolés yoran por luvias*, superbe interprétation de Keren Hadar; *Morenika*. D'autres, créations originales celles-là sur des paroles de Matilda Koen-Sarano mises en musique avec un grand professionnalisme par Hayim Tsur, et interprétées par des artistes réunis pour la circonstance, parfois des chœurs, dont les noms sont chaque fois cités.

On découvre alors les nouveautés, dont certaines deviendront des classiques : *Durme durme, kriatura*, interprétée avec cœur par Tami Adrian; les très amusants *El karpus* puis *Trae una karafika* (de raki bien sûr... "le raki est sain, il me fait chaud, proche de moi il me sert de médecin"...) interprétés en superposition *play-back* par le très bon Ofer Halaf; les émouvants *Ande stas*, par Betty Klein et *No lo kero, (Avlo sólo en espanyol/kero un novio d'Estanbol...)* par Kohava i Yasmín Levy, l'entraînant *Mazal-tov* final par le chœur Ladino.

La succession d'interprètes différents apporte beaucoup à l'ensemble. Même Matilda chante une fois...; on regrette de ne rien savoir de l'accompagnement, très au point pourtant.

Tous les ingrédients sont réunis pour que cette comédie musicale et ce disque connaissent un grand succès. L'avenir le confirmera ! □

pour toute la rubrique : Jean Carasso

Poésie

Nous proposons dans cette édition deux poèmes signés de deux auteurs différents, et qui n'ont en commun que le nom de "poème".

Tant il est vrai que la poésie est multiforme, mode d'écriture permettant l'expression de chacun. Le premier est signé de Sara Benveniste Benrey, extrait du livre que nous commentons deux pages plus haut. Il est écrit en toute liberté, sur un ton humoristique, en vers de dix pieds, puis de onze.

Le second est d'une certaine manière l'antithèse du premier. Signé de Salamon Bicerano, il est le fruit d'un long et minutieux travail d'élaboration et respecte scrupuleusement la prosodie la plus classique, on pourrait exprimer mieux : "de l'époque classique"

Les vers sont de quatorze pieds rigoureusement, les rimes sont riches, sauf la chute en rupture, voulue évidemment, quand tombe l'ultime : "...de la Muerte".

Ansi el Dio kriyo a la mujer

*En un esfuenio me aparesyo
El Santo Bendicho EL, maestro Dio.
Le demandi "Komo pudo azer
De un guesso kriyar a la mujer ?"*

*Me disho :
Te vo a deskuvrir mi sekreto
Ke lo digas al mundo entero
Ke es muy falso este envento
Un guesso no da nada de bueno.*

*Kuando vide a Adam kayado
En Gan Eden ke le di regalo
Demandi kualo le atristava
Si alguna kosa le mankava ?*

*Sospirando disho "Esto solo !
Nada de bueno no me da gozo
Estas ermozuras, vistas anchas
Me kovijan komo la mortaja !*

*Te rogo Dio ! dame un regalo,
Ma no se ni yo demandar kualo
Kosa ke podre amar, abrasar,
I al mi kerer, azer araviar".*

*Ya entendí ke le manka su par:
Tomando de las flores un petal
Desini una facha ermoza
La sarpiki kon agua de rosa.*

*En su boka planti perlas finas
Sus ojos ize de dos safiras
Tomí espigos de la cultura
Ize de oro su kaveyadura.*

*Sus brazos kije lizos komo seda
Sus manos blankas, sus dedos kandelas
Sus senos kome del mi verjel sus frutos
De eyos manara un sakro sumo.*

*A la hansh di linya de arte alto
A sus piernas largas di muncho garbo
Sus pies finos, i lo todo endjuntos
Dando a la vista grande enkanto.*

*Ma todo esto no me abastando
Kije alma, korason palpitando
Alora meskli grasia i kompasion
Dulsor, amor, kerensia, poko bonhor*

*En kompletando esta maravia
Ke yo mismo, Dio, no me la kreyiya
Ver esta ovra de valor i plazer
Supe ke trushe al mundo la mujer.*

Sara Benveniste Benrey

Au concours organisé par notre confrère "Aki Yerushalayim" à l'occasion de ses vingt ans, ce poème de Salamon Bicerano a remporté le prix de poésie.

On observera que la graphie est celle du journal "Salom" d'Istanbul, - duquel Salamon Bicerano est le responsable - et que nous avons respectée.

Ce prix de poésie lui sera remis solennellement à Jérusalem, le 18 octobre 1999, dans le cadre d'un colloque organisé par la Autoridad Nasionala del Ladino sur l'écriture de cette langue.

Une autre lauréate est aussi notre amie : Zamila Kolonomos de Skopje pour son article "Monastir al anyo 1945".

Félicitations à tous les lauréats : "Aki Yerushalayim" a eu raison de lancer ce concours, les réponses montrent qu'on écrit toujours en "lingua muestra", voire avec talent.

Tristeza krepuscular

*Kuando oskurese el dia i s'eça el sol
Akarisiando de sus rayos la flor del arvol,
Kuando la nueva estreyra briya en el sielo,
Porke una tristeza me envolta kom un velo ?*

*Se siente en estos momentos una nostalgia,
Ke barre del dia el gozo i la alegria
I mos deça un espanto i ensiguridad
En prezensia de una Natura sin piadad.*

*No es la noçe la culpavle de este temor,
Ni de pensar a la pavor de bivir sin amor,
Ma deve de ser, en nuestro fuerte enkonsiente
De sintirmos un dia mas serka de la Muerte*

Salamon Bicerano, el 29 Enero del 1991

COMMUNIQUÉS

Association des Amis de la Lettre Sépharade - *Aqui estamos*

Pour les uns, le 24 juin c'est le solstice d'été, pour d'autres les feux de la Saint-Jean, pour les judéo-espagnols de Paris et d'ailleurs et leurs amis, c'est la fête de Djoha.

Fête qui est en passe de devenir une institution. Bien avant l'été, au téléphone "*C'est quand déjà ? Le 24 juin. C'est noté*". On écrit, on interroge : "*Qui y aura-t-il ? on regrette. Dommage, je ne serai pas là.*"

500 en 1998, comment faire mieux ? on a largement fait mieux ! Comment ferons-nous l'an prochain ? *Caminando i avlando* ! Longtemps avant on organise, on planifie, on téléphone, on informatise. Serons-nous prêts à temps ? On approvisionne, on cuisine (*guisar es yuch, comer es colay...*) :

1500 *borekitas*, qui va les faire ? On apprend, on répète, on minute. Qui va présenter ? Jean-Philippe Lustyk, parfait ! Il y a ceux qui informent : "La Lettre Sépharade" qui, comme toujours depuis le début, relaie amicalement et efficacement nos communiqués, les radios juives qui nous reçoivent, le bouche à oreille. Il y a ceux qui viendront de loin : de Jérusalem, Matilda la conteuse magnifique ou de Sarajevo le groupe Kamhi, mais aussi de Paris, Pierre Barouh de retour aux sources, et les amis de la chorale Zamir.

Tout cela afflue, conflue, au théâtre superbe de notre ami Antonio Diaz-Florian par une journée ensoleillée d'un mois de juin pluvieux. La fête, vous dis-je ! □

Sam Altabef

- Notez les **deux conférences** pour connaître mieux nos racines (salle Jean Damme 17 rue Léopold Bellan 75001 Paris, à 14 heures 30) :
Le **24 octobre 1999** Charles Leselbaum nous parlera des Juifs d'Espagne avant l'expulsion.
Le **27 février 2000** Esther Benbassa nous entretiendra des Sépharades après l'expulsion et de leur installation dans l'Empire ottoman et les Balkans.
- et aussi le **déjeuner gréco-turc** du dimanche 3 octobre pour les retrouvailles de la rentrée (s'inscrire auprès de Dolly 01 43 71 89 69, Mireille 01 43 79 96 84 ou Claire 01 43 20 47 82, nombre de couverts très limité).
- Quelques places sont encore disponibles pour le **voyage à Prague** du 28 au 31 octobre (téléphoner à Claire : 01 43 20 47 82).

Ensemble pour la vie de la culture judéo-espagnole, *Aqui estamos*.

AALS - 183 Bld Voltaire - 75011 Paris

UNIVERSITÉ D'ÉTÉ À TOLÈDE

Comme chaque année, Tolède propose son **Université d'été du 6 au 9 septembre** avec, au programme :

Judíos en la literatura española.

S'adresser au Secrétariat,

c/Samuel Levi
E 45002 Tolède
Fax 34 925 21 58 31

DEUX NOUVELLES REVUES PORTUGAISES BILINGUES

- **Sigila**, revue transdisciplinaire sur le secret
21 rue St Médard
75005 Paris
- **Latitudes**, cahiers lusophones
75 rue de Bagnolet
75020 Paris
Tél/Fax 01 43 67 64 08

Toutes les deux proposent d'intéressants programmes éditoriaux.

RECHERCHES GÉNÉALOGIQUES

Moshe Faraggi, vivant en Israël, nous informe qu'il tient à disposition de qui lui demandera un arbre généalogique de 500 membres de cette famille (orthographes diverses) sur plus de deux siècles, à Istanbul, Salonique, Volos, Serres, Kastoria, Monastir, liste méthodique accompagnée d'un commentaire, fruit de ses recherches depuis de nombreuses années :

Moshe Faraggi
14 rehov Yara - Omer 84965 Israël
e-mail : mofar@bgumail.bgu.ac.il

Le présent numéro, tiré à 3550 exemplaires, a été saisi et composé par Jean Carasso qui en a assuré la mise en pages avec l'aide

de Sabine Locoge, sur une maquette de Paul Bertrand.

Le fichier de la "Lettre Sépharade" est inscrit sous le n° 608403 à la Commission Nationale de l'Informatique et des Libertés (CNIL).

La Lettre
Sépharade

L'un de vos amis serait peut-être heureux de connaître cette **Lettre Sépharade** trimestrielle

Communiquez seulement son nom et son adresse à l'éditeur responsable :

Jean Carasso
F - 84220 - Gordes

Merçi.